

DISCOURS CHOISIS

Texte intégral

Discours d'investiture, 20 janvier 2009

Extraits

Remarques au soir de l'élection, 4 novembre 2008

Discours de Berlin, Allemagne, 24 juillet 2008

Une nouvelle stratégie pour un monde nouveau
15 juillet 2008

L'Amérique que nous aimons, 30 juin 2008

Une Union plus parfaite, 18 mars 2008

Annnonce de la candidature à la présidence, 10 février 2007

Discours de la convention nationale démocrate de 2004,
27 juillet 2004

Remarques condamnant une entrée en guerre
contre l'Irak
2 octobre 2002



Département d'Etat, Etats-Unis d'Amérique / Bureau international de l'information

Le président Barack **OBAMA** par **LUI-MEME**



Le président Barack **OBAMA** par **LUI-MEME**

Lorsqu'en février 2007 Barack Obama annonce sa candidature à la présidence des Etats-Unis, il cite le seizième Président. Abraham Lincoln, déclare Obama, « nous affirme que les mots ont un pouvoir ». Au cours des deux années suivantes, Barack Obama prouve la justesse de la vision de Lincoln. Alors qu'il s'adresse à la foule, de Springfield, dans l'Illinois, à Berlin, en Allemagne, le jeune sénateur est tour à tour comparé à Ronald Reagan, John Kennedy et d'autres grands Américains dont les paroles leur valurent le respect, l'affection et la loyauté de leurs compatriotes.

Ces pages ont pour but de faire partager les paroles de Barack Obama à notre lectorat de par le monde. Cette publication comprend le texte intégral du discours d'investiture du 44^e président, ainsi que de larges extraits de huit autres allocutions importantes. Si ces pages sont brèves, nous espérons que le lecteur se rendra compte que la vision qui s'en dégage est vaste.

Sommaire

Texte intégral

Reconstruire l'Amérique

Discours d'investiture, Washington, 20 janvier 2009 3

Extraits

Le temps du changement est venu

Remarques au soir de l'élection, 4 novembre 2008 17

Un monde uni

Discours de Berlin, Allemagne, 24 juillet 2008 23

Une nouvelle stratégie pour un monde nouveau

Reconstruire nos alliances, Washington, 15 juillet 2008 33

L'Amérique que nous aimons

Independence, Missouri, 30 juin 2008 51

Une Union plus parfaite

Philadelphie, Pennsylvanie, 18 mars 2008 63

Annnonce de la candidature à la présidence

Springfield, Illinois, 10 février 2007 74

La convention nationale démocrate de 2004

Boston, Massachusetts, 27 juillet 2004 85

Remarques condamnant une entrée en guerre contre l'Irak

Chicago, Illinois, 2 octobre 2002 93



Devant le Capitole à Washington, le président Barack Obama prononce son discours d'investiture, le 20 janvier 2009.

Reconstruire l'Amérique

Discours d'investiture, texte intégral

Washington, 20 janvier 2009

Mes chers concitoyens : Je me présente devant vous aujourd'hui en toute humilité face à la tâche qui nous attend, reconnaissant de la confiance que vous m'avez accordée et conscient des sacrifices consentis par nos ancêtres. Je remercie le président Bush des services rendus à la nation, ainsi que de la générosité et de la coopération dont il a fait preuve durant toute la transition.

Quarante-quatre Américains ont désormais prêté le serment présidentiel. Ces mots ont été souvent prononcés dans le flux montant de la prospérité et dans les eaux calmes de la paix. Mais il arrive que ce serment soit prononcé alors que les nuages s'amoncellent et que la tempête fait rage. En ces moments-là, l'Amérique persévère non seulement du fait des compétences et de la perspicacité de ses dirigeants, mais parce que Nous, Peuple des Etats-Unis, demeurons fidèles aux idéaux de nos ancêtres et aux textes fondateurs de la nation.

Il en a été ainsi jusqu'ici. Et il doit en être ainsi pour cette génération d'Américains.

Le fait que nous traversons une crise est désormais bien compris. Notre pays est en guerre contre un réseau tentaculaire de violence et de haine. Notre économie est gravement affaiblie, conséquence de la cupidité et de l'irresponsabilité de certains, mais aussi de notre incapacité collective de faire les choix difficiles et de préparer la nation à une nouvelle donne. Des logements ont été perdus, des emplois supprimés, des entreprises fermées. Notre système de santé est trop coûteux; nos écoles mènent trop souvent à l'échec; et chaque jour amène de nouvelles preuves que la façon dont nous utilisons l'énergie renforce nos adversaires et menace notre planète.

Ce sont là des indices de crise qui se prêtent aux analyses de données et aux statistiques. Moins mesurable mais non moins profonde est la perte de confiance qui sévit dans tout le pays – la peur tenace que le déclin de l'Amérique soit inévitable et que la prochaine génération doive revoir ses ambitions à la baisse.

Aujourd'hui, je vous dis que les défis que nous devons relever sont réels. Ils sont graves et ils sont nombreux. Ils ne seront pas faciles à relever, et cela ne pourra pas se faire rapidement. Mais sachez-le bien, Amérique, nous les relèverons.

Nous sommes rassemblés en ce jour parce que nous avons choisi de faire triompher l'espoir sur la peur, et l'unité d'intention sur le conflit et la discorde. Nous sommes venus en ce jour proclamer la fin des mesquineries, des fausses promesses, de la récrimination et des dogmes dépassés qui étranglent notre vie politique

depuis trop longtemps. Nous demeurons une jeune nation, mais comme il est dit dans les Ecritures, il est temps de dépasser les enfantillages. Il est temps de réaffirmer notre ténacité; de choisir ce qu'il y a de mieux dans notre histoire; de préserver ce don précieux, cette noble idée transmise de génération en génération: la promesse divine que nous sommes tous égaux, que nous sommes tous libres, et que nous méritons tous la chance de poursuivre la pleine mesure du bonheur.

En réaffirmant la grandeur de notre nation, nous comprenons que cette grandeur n'est jamais un dû. Il faut la mériter. Notre trajectoire ne s'est jamais limitée à des raccourcis ou à l'acceptation de pis-aller. La voie empruntée n'a jamais été celle des craintifs – ceux qui préfèrent le loisir au travail, ou qui ne recherchent que le plaisir de la richesse et de la célébrité. C'est plutôt la voie de ceux – certains célèbres mais, le plus souvent, des hommes et des femmes travaillant dans l'ombre – qui nous ont entraînés le long du chemin ardu qui mène vers la prospérité et la liberté.

Pour nous, ils ont emballé leurs maigres possessions et ont traversé des océans à la recherche d'une nouvelle vie.

Pour nous, ils ont peiné dans des ateliers de misère et colonisé l'Ouest; ils ont enduré la morsure du fouet et labouré la terre dure.

Pour nous, ils se sont battus et sont tombés sur divers champs de bataille, à Concord et à Gettysburg, en Normandie et à Khe-Sahn.

Encore et encore, ces hommes et ces femmes ont lutté, se

sont sacrifiés et ont travaillé à s'écorcher les mains, afin que nous ayons une meilleure vie. Ils savaient que l'Amérique était plus grande que la somme de leurs ambitions individuelles ; plus grande que les différences de naissance, de richesse ou de faction.

C'est sur cette trajectoire que nous continuons aujourd'hui. Nous demeurons la nation la plus prospère et la plus puissante du monde. Nos travailleurs ne sont pas moins productifs que lorsque cette crise a commencé. Nos cerveaux ne sont pas moins créatifs, nos biens et services ne sont pas moins nécessaires qu'ils ne l'étaient la semaine dernière, le mois dernier ou l'année dernière. Notre capacité demeure intacte. Mais le temps de rester inactif, de protéger des intérêts étroits et d'ajourner des décisions déplaisantes est certainement révolu. A partir d'aujourd'hui, nous devons nous relever, nous secouer et nous atteler à la reconstruction de l'Amérique.

En effet, partout où nous portons le regard, il y a à faire. L'état de notre économie exige des actions audacieuses et rapides, et nous agissons – non seulement pour créer des emplois, mais pour jeter les nouvelles fondations de la croissance. Nous construirons des routes et des ponts, et installerons des réseaux électriques et des lignes numériques qui alimenteront notre commerce et nous relieront les uns aux autres. Nous replacerons la science à sa juste place, et nous nous servirons des merveilles de la technologie pour améliorer la qualité des soins médicaux tout en en réduisant les coûts. Nous exploiterons le soleil, le vent et le sol pour alimenter nos voitures et faire tourner nos usines. Et nous transformerons nos établissements scolaires et universitaires de façon à répondre aux exigences d'une nouvelle



Le président Barack Obama insiste sur un point lors de son discours d'investiture.

ère. Tout cela, nous pouvons le faire. Tout cela, nous le ferons.

Or, il y a ceux qui remettent en question l'étendue de nos ambitions – qui estiment que notre système ne peut absorber trop de grands projets. Ils ont la mémoire courte. Car ils oublient ce que ce pays a déjà accompli ; ce que des hommes et des femmes libres peuvent faire quand l'imagination se marie à un objectif commun, et la nécessité au courage.

Ce que les cyniques ne comprennent pas, c'est que le terrain sous leurs pieds a glissé – que les arguments politiques dépassés qui nous dévorent depuis si longtemps ne sont plus valables. La question que nous posons aujourd'hui n'est pas de savoir si notre gouvernement est trop grand ou trop petit – mais s'il peut aider les ménages à trouver un emploi convenablement rémunéré, des soins médicaux qu'ils peuvent se payer, et une retraite qu'ils vivront dans la dignité. Là où la réponse sera oui, nous avons l'intention de continuer. Là où la réponse sera non, les programmes en question seront supprimés. Et ceux d'entre nous qui gèrent les fonds publics seront tenus responsables de leurs actions – dépenser avec sagesse, réformer les mauvaises habitudes, et œuvrer dans la transparence – parce que c'est seulement ainsi que nous pourrons rétablir la confiance vitale entre un peuple et son gouvernement.

Et la question devant nous n'est pas non plus de savoir si les forces du marché sont bonnes ou mauvaises. Sa capacité de générer des richesses et de propager la liberté est sans pareille, mais cette crise nous rappelle que, sans un œil vigilant, le marché peut s'égarer – et qu'une nation ne peut pas prospérer longtemps si elle favorise uniquement ses membres déjà affluents. La réussite

de notre économie dépend depuis toujours non seulement du niveau de notre produit intérieur brut, mais aussi de l'étendue de notre prospérité ; de la capacité d'étendre cette chance à toutes les personnes de bonne volonté – non pas par charité mais parce qu'il s'agit là du moyen le plus sûr de parvenir au bien commun.

Concernant notre défense commune, nous rejetons comme faux le choix entre notre sécurité et nos idéaux. Nos Pères fondateurs, face à des dangers que nous pouvons à peine imaginer, rédigèrent une charte qui garantit la primauté du droit et les droits de chaque être humain, une charte renforcée depuis par le sang des générations. Ces idéaux éclairent encore le monde, et nous ne les abandonnerons pas par opportunisme. Ainsi donc, à tous les peuples et gouvernements qui nous regardent aujourd'hui, des plus grandes capitales au petit village natal de mon père : sachez que l'Amérique est l'amie de chaque nation et de chaque homme, femme et enfant qui aspirent à un avenir de paix et de dignité, et que nous sommes prêts, de nouveau, à assumer notre rôle dirigeant.

Rappelez-vous que les générations précédentes ont combattu le fascisme et le communisme au moyen non seulement de missiles et de chars, mais aussi d'alliances solides et de principes durables. Elles avaient compris que notre puissance à elle seule ne pouvait nous protéger et ne nous autorisait pas non plus à faire ce que nous voulons. Ces générations savaient, en revanche, que notre puissance croît quand nous en usons avec prudence ; que notre sécurité émane de la justesse de notre cause, de la force de notre exemple, et des qualités modératrices d'humilité et de retenue.

Nous sommes les gardiens de cet héritage. Guidés, une fois

« A ceux qui s'accrochent au pouvoir par la corruption et le mensonge et qui étouffent la dissension : sachez que vous êtes du mauvais côté au regard de l'histoire ; mais que nous vous tendrons la main si vous êtes disposés à desserrer le poing. »

de plus, par ces principes, nous pouvons affronter toutes ces nouvelles menaces qui exigent un effort encore plus grand – une coopération et une entente renforcée entre pays. Nous commencerons par laisser l'Irak à son peuple, en nous y prenant de manière responsable, et par établir une paix conquise de haute lutte en Afghanistan. De concert avec de vieux amis et d'anciens ennemis, nous œuvrerons sans relâche pour réduire la menace nucléaire et pour éloigner le spectre du réchauffement de la planète. Nous ne nous excuserons pas de notre mode de vie, de même que nous ne vacillerons pas dans sa défense, et à ceux qui cherchent à parvenir à leurs objectifs en semant la terreur et en massacrant des innocents, nous disons aujourd'hui : notre esprit est plus fort et ne peut être brisé ; vous ne pourrez pas l'emporter à l'usure, et nous vous vaincrons.

Car nous savons que notre héritage composite constitue une force et non une faiblesse. Nous sommes une nation de chrétiens, de musulmans, de juifs et d'hindous – ainsi que de non-croyants. Nous sommes façonnés par toutes les langues et cultures originaires des quatre coins du monde ; et parce que nous avons goûté à l'amertume de la guerre civile et de la ségrégation, et que nous sommes sortis de ce sombre chapitre renforcés et encore plus unis, nous ne pouvons qu'être convaincus du fait que les vieilles rancunes disparaîtront un jour ; que les divisions tribales s'estomperont bientôt ; qu'à mesure que le monde se rétrécit, notre humanité commune s'imposera ; et que l'Amérique doit jouer son rôle dans l'avènement d'une nouvelle ère de paix.

Au monde musulman : nous cherchons une nouvelle façon

d'avancer, fondée sur les intérêts communs et sur le respect mutuel. Aux dirigeants de par le monde qui cherchent à semer le conflit ou à faire porter à l'Occident les maux de leur société : sachez que votre peuple vous jugera sur ce que vous aurez bâti et non pas sur ce que vous aurez détruit. A ceux qui s'accrochent au pouvoir par la corruption et le mensonge et qui étouffent la dissension : sachez que vous êtes du mauvais côté au regard de l'histoire ; mais que nous vous tendrons la main si vous êtes disposés à desserrer le poing.

Aux peuples des nations pauvres : nous nous engageons à agir à vos côtés pour faire prospérer vos fermes et couler des eaux pures ; nourrir les corps et les esprits affamés. Enfin, aux pays qui, comme le nôtre, jouissent d'une relative abondance, nous disons que nous ne pouvons plus tolérer l'indifférence face à la souffrance extérieure, ni consommer les ressources de la terre sans tenir compte des conséquences. Car le monde a changé, et nous devons changer avec lui.

En contemplant la route qui s'ouvre devant nous, avec humilité nous adressons une pensée reconnaissante aux courageux Américains qui, à cette heure précise, patrouillent dans des montagnes et des déserts lointains. Ils ont quelque chose à nous dire, tout comme les héros disparus qui reposent à Arlington murmurent à travers les âges. Nous les honorons, pas seulement parce qu'ils sont les gardiens de notre liberté, mais parce qu'ils incarnent la volonté de servir, la volonté de trouver un sens dans quelque chose qui les dépasse. Et pourtant, en ce moment même – en ce moment qui va définir une gé-

nération – c'est précisément cet esprit qui doit nous habiter.

Car quoi que le gouvernement puisse et doive faire, c'est en fin de compte sur la foi et la détermination du peuple américain que notre pays s'appuie. C'est la bonté envers l'étranger que l'on accueille quand la digue cède, c'est la générosité du travailleur prêt à réduire ses heures plutôt que de voir un ami perdre son emploi, qui nous font traverser les heures les plus sombres. C'est le courage dont fait preuve le pompier quand il s'engouffre dans un escalier enfumé, mais c'est aussi la volonté d'un parent d'élever un enfant, qui finalement déterminent notre destin.

Les défis peuvent être nouveaux, tout comme les moyens à notre disposition pour les relever. Mais les valeurs dont dépend notre succès – travail acharné et honnêteté, courage et fair-play, tolérance et curiosité, loyauté et patriotisme – ces valeurs-là sont anciennes. Elles sont vraies. Elles constituent la force tranquille du progrès depuis le début de notre histoire. Ce qui s'impose, donc, c'est un retour à ces vérités. Ce qu'il nous faut aujourd'hui, c'est une nouvelle ère de responsabilité, la reconnaissance de la part de chaque Américain que nous avons des devoirs envers nous-mêmes, la nation et le monde, des devoirs que, loin d'accepter à contrecœur, nous assumons avec joie, forts de notre conviction qu'il n'est rien de plus satisfaisant pour l'esprit ni de plus essentiel à notre caractère que de nous donner entièrement à une tâche difficile.

Tels sont le prix et la promesse de notre citoyenneté. Telle est la source de notre confiance : la certitude que Dieu nous appelle à forger un destin incertain. Tel est le sens de notre liberté et de notre credo, la raison pour laquelle des hommes, des femmes et

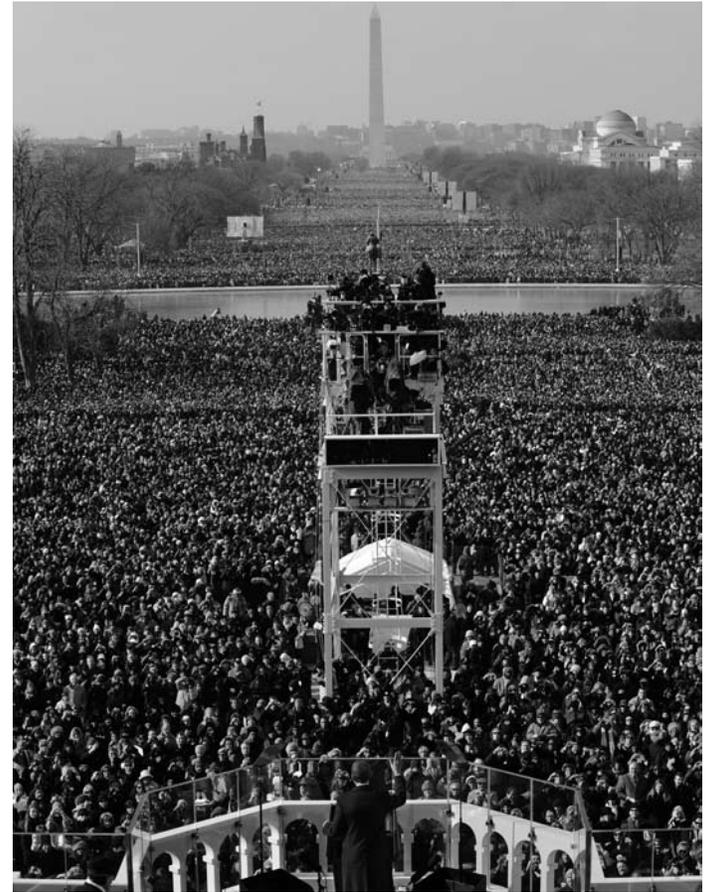
des enfants de toute race et de toute foi peuvent s'unir dans la joie sur cette magnifique esplanade, et qu'un homme dont le père, il y a moins de soixante ans, n'aurait peut-être pas été servi dans un restaurant de quartier peut aujourd'hui se tenir devant vous pour prononcer le serment le plus sacré.

Aussi, marquons ce jour du souvenir de qui nous sommes et de la distance que nous avons parcourue. L'année de la naissance de notre pays, au plus froid de l'hiver, une petite troupe de patriotes s'était serrée autour de feux de camps mourants, sur les rives d'un cours d'eau glacé. On avait abandonné la capitale. L'ennemi était en marche. La neige était maculée de sang. A l'heure où l'issue de la révolution était la plus incertaine, le père de la nation ordonna que les paroles suivantes fussent lues à la population :

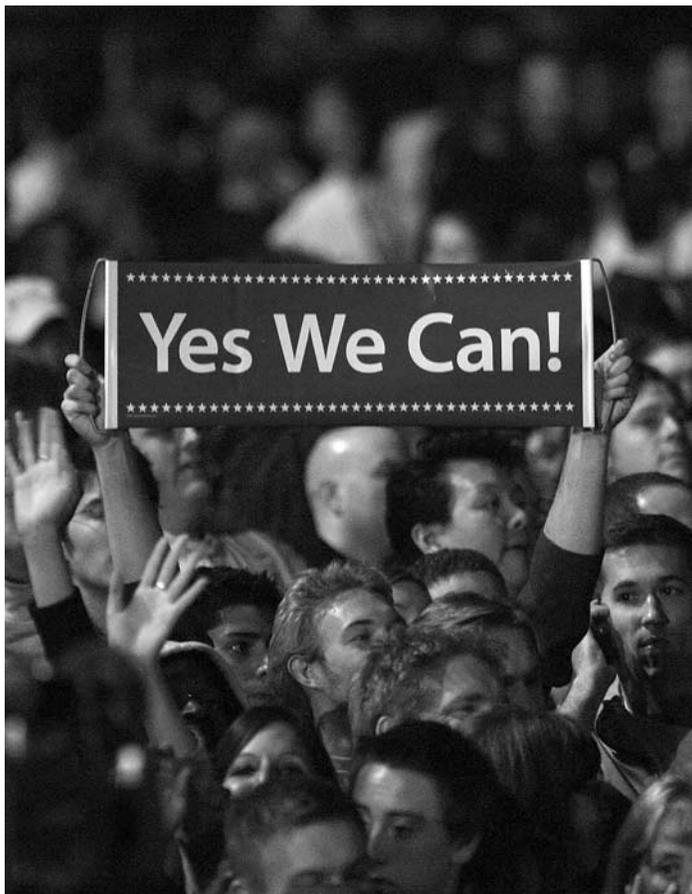
« Qu'il soit dit au monde à venir [...] qu'au plus profond de l'hiver, alors que rien ne pouvait survivre hormis l'espoir et la vertu [...] que cette ville et ce pays, alertés par un danger commun, se levèrent pour [l']affronter. »

Chers concitoyens, face aux dangers communs, en cet hiver de rigueur, rappelons-nous ces mots éternels. Avec espoir et vertu, bravons une fois de plus les courants glacés et les orages à venir, afin que les enfants de nos enfants puissent dire de nous qu'au moment de l'épreuve nous avons refusé d'abandonner la route, nous n'avons ni reculé ni fléchi et, les yeux fixés sur l'horizon et forts de la grâce de Dieu, nous avons porté ce grand don de la liberté et l'avons transmis, sain et sauf, aux générations futures.

Merci. Dieu vous bénisse. Dieu bénisse les Etats-Unis d'Amérique.



Une foule immense s'était rassemblée sur le National Mall à Washington pour écouter le discours d'investiture du président Obama, le 20 janvier 2009.



Rassemblement de sympathisants à Chicago après la victoire de Barack Obama.

Le temps du changement est venu

*Remarques prononcées le soir de l'élection
Chicago, Illinois, 4 novembre 2008*

Si jamais quelqu'un doute encore que l'Amérique est un endroit où tout est possible, qui se demande si le rêve de nos fondateurs est toujours vivant, qui doute encore du pouvoir de notre démocratie, la réponse lui est donnée ce soir.

C'est la réponse donnée par les files d'attente qui se sont formées autour des écoles et des églises, d'une ampleur jamais vue dans notre pays ; par les personnes qui ont patienté trois, quatre heures, dont un grand nombre votaient pour la première fois de leur vie, parce qu'elles pensaient que cette fois-ci devait être différente et que leur voix pourrait changer les choses.

C'est la réponse donnée par des Américains jeunes et vieux, riches et pauvres, démocrates et républicains, noirs, blancs, hispaniques, asiatiques, amérindiens, homosexuels, hétérosexuels, han-

dicapés et non-handicapés, qui ont montré au monde que nous n'avons jamais été un simple ensemble d'Etats rouges [républicains] et bleus [démocrates]. Nous sommes, et serons toujours, les Etats-Unis d'Amérique.

C'est la réponse qui a incité ceux en qui tant de gens avaient, pendant si longtemps, instillé le cynisme, la peur et le doute quant à ce qu'il leur était possible de réaliser, à saisir l'arc de l'histoire pour le tendre en direction d'un lendemain meilleur.

L'attente a été longue, mais ce soir, grâce à ce que nous avons fait en ce jour, lors de cette élection, l'Amérique connaît ce moment déterminant du changement.

[...]

Je n'ai jamais été le candidat le plus probable pour ce poste. Nous avons démarré avec peu d'argent et peu d'appui. Notre campagne ne s'est pas forgée dans les coulisses de Washington – elle a débuté dans les arrières-cours de Des Moines, dans les salles de séjour de Concord et les vérandas de Charleston.

Elle s'est construite grâce aux contributions d'hommes et de femmes qui ont puisé dans leurs maigres économies pour donner 5, 10 ou 20 dollars à notre cause. Elle a pris de l'ampleur grâce aux jeunes qui, rejetant le mythe d'une génération dite apathique, ont quitté maison et parents pour s'engager dans un travail qui leur procurerait une rémunération minimale et peu de sommeil.

Elle a aussi puisé de la force chez des personnes pas si jeunes que cela, qui ont bravé le froid glacial et la chaleur étouffante pour frapper à la porte de parfaits étrangers ; ainsi que chez des millions d'Américains qui se sont portés volontaires, qui se sont organisés

et qui ont prouvé que, plus de deux siècles plus tard, le gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple n'avait pas disparu de la planète. C'est votre victoire.

[...]

Le chemin sera long. La montée sera rude. Nous n'y arriverons peut-être pas en un an, ni même en un mandat. Mais nous n'avons jamais été si persuadés que ce soir d'y arriver. Je vous le promets, ensemble nous y arriverons.

Il y aura des revers et de faux départs. Il y a des gens qui ne seront pas d'accord avec chaque décision que je prendrai en tant que président. Et nous savons que le gouvernement ne peut pas résoudre tous les problèmes. Mais je serai toujours honnête avec vous au sujet des défis que nous devons relever. Je vous écouterai, tout particulièrement lorsque nous ne serons pas d'accord. Et, par-dessus tout, je vous demande de vous joindre à l'œuvre de reconstruction de cette nation, comme elle se poursuit chez nous depuis 221 ans – quartier par quartier, brique par brique, et à la sueur du front.

[...]

Et à tous les Américains dont je dois encore conquérir le soutien, je n'ai peut-être pas obtenu vos suffrages, mais j'entends votre voix. J'ai besoin de votre aide. Et je serai votre président aussi.

A tous ceux qui nous observent ce soir au-delà de nos rivages, de leur parlement ou leur palais, comme à ceux qui nous écoutent, serrés autour d'une radio, dans les coins les plus oubliés du monde : nous avons chacun une histoire particulière, mais aussi un destin commun, et l'aube d'une direction américaine nouvelle est appa-

rué. A ceux qui voudraient détruire le monde : nous vous vaincrons. A ceux qui recherchent la paix et la sécurité : nous vous soutiendrons. Et à tous ceux qui se demandent si le phare de l'Amérique brille aussi fort que jamais, nous avons montré ce soir, une fois de plus, que la véritable force de notre pays provient non pas de la puissance de ses armes ou de l'abondance de ses richesses, mais du pouvoir durable de ses idéaux : la démocratie, la liberté, l'égalité des chances et une espérance inébranlable.

Car tel est le véritable génie de l'Amérique : sa capacité de changement. Notre union peut se parfaire. Ce que nous avons déjà accompli nous donne de l'espoir en vue de réaliser ce que nous pouvons et devons atteindre demain.

[...]

Le moment nous appartient. C'est à nous, maintenant, de remettre notre peuple au travail et d'ouvrir les portes de l'avenir à nos enfants ; de rétablir la prospérité et de promouvoir la cause de la paix ; de renouer avec le rêve américain et de réaffirmer une vérité fondamentale, à savoir qu'à partir de notre multiplicité, nous ne formons qu'un seul peuple et que, tant que nous respirerons, nous espérons. Là où nous rencontrerons le cynisme et le doute, ces gens qui nous disent que nous ne pouvons pas, nous leur répondrons par cette conviction éternelle qui résume l'esprit d'un peuple : si, nous le pouvons.

« Nous avons montré ce soir, une fois de plus, que la véritable force de notre pays provient non pas de la puissance de ses armes ou de l'abondance de ses richesses, mais du pouvoir durable de ses idéaux : la démocratie, la liberté, l'égalité des chances et une espérance inébranlable. »



Des Berlinois saluent Barack Obama après son discours, le 24 juillet 2008.

Un monde uni

*Explorer les responsabilités d'une citoyenneté mondiale
Berlin, Allemagne, 24 juillet 2008*

[...]

Peuples du monde, regardez vers Berlin ! Berlin, où Allemands et Américains ont appris à travailler main dans la main, à se faire confiance, trois ans à peine après s'être affrontés sur le champ de bataille.

Berlin, où le courage d'un peuple a rencontré la générosité du plan Marshall pour créer un « miracle allemand » ; où la victoire sur la tyrannie a donné naissance à l'OTAN, la plus belle alliance jamais conçue pour la défense de notre sécurité commune.

Berlin, où les impacts de balles qui marquent encore les monuments et les colonnes de la Porte de Brandebourg sont autant de rappels à ne jamais oublier notre humanité commune.

Peuples du monde, regardez vers Berlin : là un mur est tombé, là un continent a pris forme, là l'histoire a prouvé qu'aucun défi n'était trop grand pour un monde enfin uni.

Soixante ans ont passé depuis le pont aérien, et à nouveau

on fait appel à nous. Une fois de plus, l'Histoire nous place à la croisée des chemins, face à de nouvelles promesses et face à de nouveaux périls.

[...]

La chute du mur de Berlin a ravivé l'espoir. Mais ces rapprochements ont aussi suscité de nouvelles menaces, qui ne peuvent être contenues dans les frontières d'un pays ni endiguées par la distance d'un océan.

[...]

Dans ce monde nouveau, des courants dangereux se sont diffusés plus vite que nos capacités à les contenir. C'est pourquoi nous ne pouvons pas nous permettre d'être divisés. Aucune nation, aussi grande et puissante soit-elle, ne saurait relever seule de tels défis. Aucun d'entre nous ne peut nier la réalité de ces menaces, ni se soustraire à la responsabilité de leur faire face. Pourtant, depuis la disparition des chars soviétiques et de ce terrible mur, il serait facile de l'oublier. Et reconnaissons, en toute franchise, que parfois, des deux côtés de l'Atlantique, nous nous sommes éloignés et avons perdu de vue notre communauté de destin.

En Europe, l'opinion qui impute aux Etats-Unis une part de responsabilité dans les dérives de notre monde, au lieu d'y voir une force régulatrice, s'est banalisée. En Amérique, certaines voix se sont élevées pour dénigrer ou minimiser l'importance de l'Europe pour notre défense et notre avenir. L'un et l'autre bord méconnaissent la réalité : les Européens sont aujourd'hui investis de nouveaux fardeaux et assument davantage de responsa-

bilités dans les régions en crise ; et de même que les bases américaines construites au siècle précédent continuent de garantir la sécurité de ce continent, notre pays continue de se sacrifier sans compter pour la liberté du monde.

Certes, il y a eu des différends entre les Etats-Unis et l'Europe. Et il y en aura d'autres à l'avenir. Mais nous restons unis par les tâches qu'impose une citoyenneté mondiale. Un changement d'administration à Washington ne les supprimera pas. En ce début de siècle, Américains comme Européens devront doubler d'efforts. Le partenariat et la coopération entre les nations ne relèvent pas d'un choix : c'est la seule option pour assurer notre sécurité et faire progresser notre humanité commune.

C'est pourquoi le pire risque serait de laisser de nouveaux murs nous diviser.

Aucun mur ne doit plus séparer les anciens alliés de part et d'autre de l'Atlantique. Aucun mur ne doit plus séparer les pays riches et les pays pauvres. Aucun mur ne doit plus séparer les races et les ethnies, les citoyens de souche et les immigrés, les chrétiens, les juifs et les musulmans. Voilà les murs qu'il faut aujourd'hui abattre.

[...]

Les murs peuvent être abattus, l'Histoire nous le rappelle sans cesse. Même si ce n'est jamais facile. Le véritable partenariat et le véritable progrès demandent un travail constant et des sacrifices prolongés. Ils exigent un partage du fardeau du développement et de la diplomatie, du progrès et de la paix. Ils nécessitent des alliés qui sachent s'écouter mutuellement, qui

apprennent les uns des autres et, surtout, qui se fassent confiance.

C'est pourquoi l'Amérique ne peut pas s'isoler. L'Europe ne peut pas s'isoler. Le temps est venu de lancer de nouveaux ponts à travers le monde, aussi solides que ceux qui nous ont liés de part et d'autre de l'Atlantique. Le temps est venu de nous unir, au moyen d'une coopération constante, d'institutions solides, de sacrifices partagés et d'un engagement universel pour le progrès, afin de répondre aux défis du *xxi*^e siècle. [...] Le temps est venu pour nos nations, pour toutes les nations, de raviver cet esprit.

Le temps est venu de mettre un terme au terrorisme et d'assécher la source d'extrémisme qui l'alimente. Cette menace reste bien réelle, et nous ne pouvons pas nous soustraire à la responsabilité de la combattre. Si nous avons pu fonder l'OTAN pour vaincre l'Union soviétique, nous pouvons encore créer un partenariat nouveau et global pour démanteler les réseaux qui ont frappé à Madrid et à Amman, à Londres et à Bali, à Washington et à New York. Si nous avons pu remporter une bataille idéologique contre le communisme, nous pouvons soutenir la grande majorité des musulmans qui s'opposent à l'extrémisme porteur de haine plutôt que d'espérance.

Le temps est venu de raffermir notre résolution d'éradiquer les terroristes qui mettent en péril notre sécurité en Afghanistan, et les trafiquants qui vendent de la drogue dans nos rues. Personne n'est pour la guerre. Je reconnais que les difficultés en Afghanistan sont énormes. Mais mon pays et le vôtre ont tout

« Aucun mur ne doit plus séparer les anciens alliés de part et d'autre de l'Atlantique. [...] Aucun mur ne doit plus séparer les races et les ethnies, les citoyens de souche et les immigrés, les chrétiens, les juifs et les musulmans. Voilà les murs qu'il faut aujourd'hui abattre. »

intérêt à ce que la première mission de l'OTAN hors d'Europe réussisse. Pour les Afghans, et pour notre sécurité à tous, le travail doit être fait. Les Etats-Unis ne peuvent agir tout seuls. Les Afghans ont besoin de nos soldats et des vôtres, de notre soutien et du vôtre, pour en finir avec les talibans et Al-Qaida, pour développer leur économie et pour les aider à reconstruire leur pays. Trop d'intérêts sont en jeu pour que nous puissions faire marche arrière maintenant.

Le temps est venu de remettre à l'ordre du jour l'objectif d'un désarmement nucléaire mondial. [...] Il est temps de neutraliser tous les déchets nucléaires épars, d'enrayer le développement des armes atomiques et de réduire les arsenaux d'une autre époque. Il est temps de commencer à œuvrer pour la paix dans un monde sans armes nucléaires.

Le temps est venu pour chaque nation en Europe d'être maître de son propre destin, débarrassé des ombres du passé. Dans ce siècle, nous avons besoin d'une Union européenne forte, qui enracine la sécurité et la prospérité de ce continent, tout en gardant une main tendue vers l'extérieur. Dans ce siècle, dans cette ville même, rejetons les vieux réflexes de guerre froide, pour travailler avec la Russie chaque fois que nous le pouvons, défendre nos valeurs chaque fois que nous le devons, et établir une coopération qui s'étende à travers ce continent tout entier.

Le temps est venu de construire sur la richesse créée par l'ouverture des marchés, et de partager ses bénéfices plus équitablement. Le commerce a été la pierre angulaire de notre

croissance et du développement mondial. Mais nous ne pourrions pas maintenir cette croissance si elle favorise seulement quelques privilégiés. Ensemble, nous devons inventer un commerce qui rémunère véritablement un travail producteur de richesse, assorti de réelles protections pour les hommes et pour notre planète. Le temps est venu d'un commerce libre et équitable pour tous.

Au Moyen-Orient aussi, le temps est venu d'une aube nouvelle. Mon pays doit s'unir au vôtre et à l'Europe tout entière pour adresser un message clair à l'Iran, qui doit renoncer à ses ambitions nucléaires. Nous devons soutenir les Libanais qui ont manifesté et versé leur sang pour la démocratie, ainsi que les Israéliens et les Palestiniens qui cherchent une paix solide et durable. Et malgré les divergences du passé, il est temps que le monde entier soutienne les millions d'Irakiens qui essaient de reconstruire leur existence, alors même que nous passons le relais au gouvernement irakien en mettant fin à cette guerre.

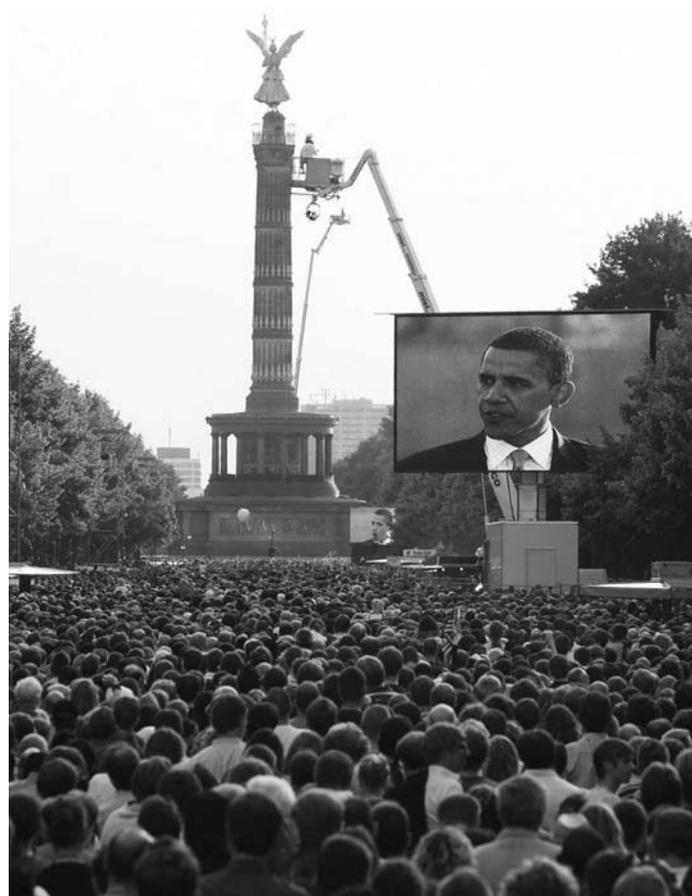
Le temps est venu de nous unir pour sauver la planète. Engageons-nous à laisser à nos enfants un monde où le niveau des océans, les famines et les tempêtes ne dévastent pas nos terres. Engageons-nous à ce que toutes les nations, y compris la mienne, agissent avec la même détermination dont a fait preuve votre pays, en réduisant les émissions de gaz à effet de serre. Il est temps de rendre à nos enfants leur avenir. Il est temps de nous rassembler.

[...]

Peuple de Berlin, peuples du monde, le défi qui nous attend

est grand. La route sera longue. Mais je suis venu vous dire que nous sommes les héritiers de la lutte pour la liberté. L'espérance qui est la nôtre est utopique. Le regard tourné vers l'avenir, avec dans nos cœurs une détermination inébranlable, souvenons-nous de cette histoire, prenons notre destin en main, et reconstruisons le monde.

Traduction de Myriam Dennehy, publiée dans Le Monde du 26 juillet 2008.



Barack Obama prend la parole à Berlin le 24 juillet 2008.



Cérémonie de passation de pouvoirs à Hilla, en Irak, le 23 octobre 2008.

Une nouvelle stratégie pour un monde nouveau

Reconstruire nos alliances, Washington, 15 juillet 2008

Il y a soixante et un ans, George Marshall rendait public le plan qui porte son nom. Une grande partie de l'Europe était en ruine. Les Etats-Unis se trouvaient confrontés à un ennemi dont la puissance et l'idéologie visaient à la domination du monde. Cette menace était amplifiée par la découverte récente de moyens de destruction d'une portée inimaginable. L'Union soviétique ne possédait pas encore l'arme atomique, mais ne tarderait pas à l'acquérir.

Le défi que devait relever la grande génération d'Américains – la génération qui avait vaincu le fascisme sur le champ de bataille – était de trouver les moyens de contenir cette menace tout en repoussant les frontières du monde libre. Des dirigeants tels que Truman et Acheson, Kennan et Marshall, savaient que la liberté ne

saurait être sauvegardée par le biais d'un coup unique qui serait décisif. Nous avons besoin d'une stratégie d'ensemble pour affronter les défis d'un monde nouveau et dangereux.

Cette stratégie associerait une puissance militaire écrasante à un jugement sain. Elle façonnerait les événements non seulement par la puissance militaire mais par la puissance des idées; par le pouvoir économique, le renseignement et la diplomatie. Elle soutiendrait des alliés solides partageant spontanément nos idéaux de liberté et de démocratie; l'économie de marché et la primauté du droit. Elle encouragerait de nouvelles institutions internationales comme les Nations unies, l'OTAN et la Banque mondiale, et embrasserait chaque recoin du globe. Il s'agissait d'une stratégie qui percevait les dangers menaçant le monde mais en saisissait aussi le potentiel.

[...]

De quoi avons-nous besoin ? Qu'y a-t-il de mieux à faire ? Que faut-il faire ?

Aujourd'hui, les dangers sont différents, mais non moins sérieux. Le pouvoir de destruction à une échelle catastrophique peut désormais tomber entre les mains de terroristes. L'avenir de notre sécurité – et de la planète – est prisonnier de notre dépendance vis-à-vis du gaz et du pétrole d'origine étrangère. Des montagnes truffées de grottes du Nord-Ouest du Pakistan aux centrifugeuses à l'œuvre dans le sous-sol iranien, nous savons que la distance des océans et la simple puissance militaire ne sont plus à même de protéger le peuple américain.

Les attentats du 11 septembre 2001 ont mis en lumière la

terrible menace de cette nouvelle réalité. En ce jour resplendissant, le monde de paix et de prospérité qui était l'héritage de la victoire sur la guerre froide parut soudain s'évanouir sous les décombres et l'acier tordu, dans les nuages de fumée.

Mais la profondeur de cette tragédie fit aussi apparaître la dignité et la détermination de notre nation. Dans les banques de sang, les manifestations silencieuses, les écoles, au Congrès des Etats-Unis, les Américains se montrèrent unis – plus unis même qu'ils ne l'étaient à l'aube de la guerre froide. Le monde aussi se montra uni face aux auteurs de cet acte maléfique, alors que nos anciens alliés, de nouveaux amis et même des ennemis de longue date se pressaient à nos côtés. Le moment était venu – une nouvelle fois – de puiser dans la puissance et la force morale de l'Amérique; le moment était venu une nouvelle fois d'adapter notre stratégie de sécurité à l'évolution constante du monde.

Imaginez un instant ce que nous aurions pu faire dans les jours, les mois et les années qui suivirent le 11 septembre.

Nous aurions pu déployer la pleine puissance américaine pour pourchasser et détruire Oussama Ben Laden, al-Qaida, les talibans et tous les terroristes responsables du 11 septembre, tout en assurant réellement la sécurité en Afghanistan.

Nous aurions pu mettre la main sur les matières nucléaires dispersées à travers le monde et actualiser le cadre de non-prolifération élaboré au ^{xx}e siècle pour l'adapter aux défis du ^{xxi}e.

Nous aurions pu investir des centaines de milliards de dollars dans des sources d'énergie renouvelable pour stimuler l'économie, sauver la planète et mettre un terme à la tyrannie du pétrole.

Nous aurions pu renforcer les anciennes alliances, édifier de nouveaux partenariats et renouveler les institutions internationales afin de promouvoir la paix et la prospérité.

Nous aurions pu faire appel à la nouvelle génération pour qu'elle entre dans le vif de l'histoire et serve son pays dans l'armée, l'enseignement, le Corps de la paix et les services de police.

Nous aurions pu assurer la sécurité du territoire national – en investissant dans la modernisation des systèmes de protection de nos ports, chemins de fer et centrales électriques.

Nous aurions pu reconstruire les routes et les ponts de notre pays, mettre en place de nouveaux réseaux ferroviaires, à haut débit et électriques, et nous aurions pu mettre les études supérieures à la portée de chaque Américain afin de renforcer notre compétitivité.

Voilà ce que nous aurions pu faire.

Au lieu de quoi, nous avons causé la perte de milliers de vies américaines, dépensé près d'un billion de dollars, perdu le soutien de nos alliés et négligé de nouvelles menaces – tout cela pour faire une guerre pendant plus de cinq ans dans un pays qui n'avait absolument rien à voir avec les attentats du 11 septembre.

Les hommes et les femmes en uniforme ont accompli chaque mission qui leur a été assignée. Ce qui manque dans le débat sur l'Irak – ce qui manque depuis le début de la guerre – est une discussion des conséquences stratégiques du conflit et de la place prépondérante qu'il occupe dans notre politique étrangère.

Cette guerre nous détourne des menaces auxquelles nous devons faire face et de tant d'occasions que nous devrions sai-

sir. Elle affaiblit notre sécurité, notre position dans le monde, notre armée, notre économie et les ressources dont nous avons besoin pour affronter les défis du ^{xxi}^e siècle. En tout état de cause, notre concentration obstinée et inconditionnelle sur l'Irak ne constitue pas une stratégie solide capable d'assurer la sécurité de l'Amérique.

Je suis candidat à la présidence des Etats-Unis pour mener ce pays dans une nouvelle direction – pour saisir la promesse qu'offre ce changement d'époque. Au lieu de me laisser détourner des menaces les plus pressantes, je veux les vaincre. Au lieu de faire porter entièrement le fardeau de notre politique étrangère par les hommes et les femmes courageux de notre armée, je veux utiliser tous les éléments de la puissance américaine pour garantir notre sécurité, notre prospérité et notre liberté. Au lieu de nous aliéner le reste du monde, je veux que l'Amérique – à nouveau – montre le chemin.

En tant que président, j'adopterai une stratégie nationale de sécurité vigoureuse, intelligente et inspirée par des principes – une stratégie qui reconnaît que nous avons des intérêts non seulement à Bagdad, mais à Kandahar et à Karachi, à Tokyo et à Londres, à Pékin et à Berlin. J'orienterai cette stratégie vers cinq objectifs indispensables pour assurer la sécurité de l'Amérique : mettre fin à la guerre en Irak de façon responsable ; achever le combat contre al-Qaida et les talibans ; saisir toutes les armes et matières nucléaires qui sont entre les mains de terroristes ou d'Etats voyous ; réaliser la sécurité énergétique ; et reconstruire nos alliances afin de relever les défis du ^{xxi}^e siècle.

« J'orienterai cette stratégie vers cinq objectifs : mettre fin à la guerre en Irak de façon responsable ; achever le combat contre al-Qaida et les talibans ; saisir toutes les armes et matières nucléaires qui sont entre les mains de terroristes ou d'Etats voyous ; réaliser la sécurité énergétique ; et reconstruire nos alliances afin de relever les défis du XXI^e siècle. »

[...]

Voilà pourquoi je maintiens mon plan de mettre fin à cette guerre. Aujourd'hui, l'appel du Premier ministre M. Maliki en faveur d'un calendrier de retrait des forces américaines est vraiment une occasion à saisir. Il survient à un moment où le général américain chargé de former les forces de sécurité irakiennes atteste que l'armée et la police d'Irak seront prêtes à assumer la responsabilité de la sécurité du pays en 2009. Le moment est venu de procéder à un redéploiement réfléchi de nos troupes de combat, qui pousse les dirigeants irakiens vers une solution politique, qui refonde notre armée et se réoriente sur l'Afghanistan et sur nos intérêts plus vastes en matière de sécurité.

[...]

A un certain moment, il faut trancher. L'Irak ne peut pas être un lieu parfait, et nous ne disposons pas de moyens illimités pour l'aider à le devenir. Nous n'allons pas tuer chaque sympathisant d'al-Qaida, éliminer toute trace de l'influence iranienne ou édifier une démocratie sans faille avant de partir. [...] En fait, un véritable succès – une victoire – en Irak ne prendra pas la forme d'une cérémonie de capitulation au cours de laquelle l'ennemi déposera les armes. Le véritable succès adviendra le jour où nous laisserons l'Irak entre les mains d'un gouvernement qui assumera la responsabilité de l'avenir du pays – un gouvernement qui préviendra les conflits sectaires et la renaissance de la menace d'al-Qaida repoussée par nos troupes. Il s'agit là d'un objectif qui peut être atteint si nous adoptons un plan global pour encourager le relèvement des Irakiens.

Tel est l'avenir que souhaitent les Irakiens. Tel est l'avenir que souhaite le peuple américain. Et tel est ce que nos intérêts communs exigent.

Tel est aussi l'avenir dont a besoin notre armée. Nous ne pouvons accepter cette pression sur nos forces pour livrer un combat qui n'a pas accru notre sécurité. Je rétablirai notre puissance en mettant fin à cette guerre, en parachevant l'accroissement de nos forces terrestres de 65 000 soldats et 27 000 marines et en investissant dans le potentiel dont nous avons besoin pour vaincre des ennemis conventionnels et pour relever les défis non conventionnels de notre temps.

Il faut que les Irakiens assument la responsabilité de leur propre avenir et trouvent le compromis politique nécessaire à une stabilité durable. Là est la victoire. Là est le succès. C'est ce qu'il y a de mieux pour l'Irak, pour l'Amérique, et c'est la raison pour laquelle je mettrai fin à cette guerre en tant que président.

L'Irak n'est pas, et n'a jamais été, au centre de la ligne de front de la guerre contre le terrorisme. Voilà pourquoi le deuxième objectif de ma nouvelle stratégie sera de porter le combat contre al-Qaïda en Afghanistan et au Pakistan.

Il est inacceptable que presque sept ans après que près de 3 000 Américains furent tués sur notre sol, les terroristes qui nous attaquèrent le 11 septembre soient toujours en liberté. Oussama Ben Laden et Ayman al-Zawahiri enregistrent des messages à l'intention de leurs partisans et préparent de nouveaux attentats. Les talibans tiennent certaines parties d'Afghanistan. Al-Qaïda dispose au Pakistan d'une base en pleine expansion qui n'est sans

doute pas plus éloignée de son ancien sanctuaire afghan que Washington ne l'est de Philadelphie par le train. Si un nouvel attentat est perpétré contre notre territoire, il proviendra vraisemblablement de la même région où fut planifié le 11 septembre. Et pourtant aujourd'hui nous disposons de cinq fois plus de troupes en Irak qu'en Afghanistan.

[...]

J'expédierai au moins deux brigades de combat supplémentaires en Afghanistan et exploiterai cet engagement pour obtenir une plus forte participation – assortie de moins de restrictions – de nos alliés au sein de l'OTAN. Je mettrai l'accent sur la formation des forces de sécurité afghanes et sur le soutien accordé à la justice afghane, en multipliant les incitations et les ressources destinées aux chargés de mission américains. De même que nous avons gagné la guerre froide en soutenant des alliés capables d'assurer leur propre sécurité, nous devons comprendre qu'au ^{xxi}e siècle les lignes de front ne se limitent pas au champ de bataille mais se trouvent dans le camp d'entraînement près de Kaboul, le commissariat de Kandahar et dans la primauté du droit à Herat.

De plus, la sécurité ne pourra prévaloir durablement que si nous tenons compte de la leçon de Marshall et si nous aidons les Afghans à développer leur économie de la base vers le haut. C'est pourquoi je propose un supplément de un milliard de dollars par an d'aide non militaire, assortie de garanties sérieuses afin d'empêcher la corruption et de s'assurer que les investissements interviennent – pas seulement à Kaboul – mais dans les diverses provinces du pays. Dans le cadre de ce programme, nous investirons

dans des denrées capables de remplacer la culture du pavot pour les paysans afghans, tout en luttant sans merci contre le trafic de l'héroïne. Nous ne pouvons pas abandonner l'Afghanistan à un futur narco-terrorisme. Le peuple afghan doit savoir que notre engagement envers son avenir s'inscrit dans la durée, parce que la sécurité de l'Afghanistan et celle des Etats-Unis sont liées.

La plus grande menace réside dans les régions tribales du Pakistan, où les terroristes s'entraînent et d'où les insurgés lancent des attaques en Afghanistan. Nous ne pouvons tolérer de sanctuaire terroriste, et en tant que président je ne le tolérerai pas. Il nous faut un partenariat renforcé et soutenu entre l'Afghanistan, le Pakistan et l'OTAN afin de sécuriser la frontière, détruire les camps de terroristes et neutraliser les insurgés transfrontaliers. Et il nous faut dire clairement que si le Pakistan ne peut ou ne veut pas intervenir, nous détruirons des cibles terroristes haut placées telles que Ben Laden si nous les tenons dans notre ligne de mire.

Comprenez-moi bien : nous ne pourrions pas réussir en Afghanistan ou sécuriser notre territoire si nous ne modifions pas notre politique envers le Pakistan.

[...]

Pour atteindre mon troisième objectif – saisir toutes les armes et matières nucléaires qui se trouvent en la possession de terroristes ou d'Etats voyous – l'existence d'une démocratie solide au Pakistan est indispensable.

[...]

Dans les années qui suivirent la Seconde Guerre mondiale, nous redoutions que l'atome meurtrier ne tombât entre les

maines du Kremlin. Aujourd'hui, nous nous inquiétons de 50 tonnes d'uranium hautement enrichi – dont une partie fort peu protégée – réparties dans les installations nucléaires civiles de plus de quarante pays. Nous redoutons le démantèlement du dispositif de non-prolifération conçu pour le monde bipolaire de la guerre froide. Nous redoutons – avant tout – qu'un Etat voyou ou un savant nucléaire ne transfère les armes les plus destructrices du monde aux individus les plus dangereux de la terre : des terroristes qui ne réfléchiront pas à deux fois avant de se tuer eux-mêmes et des centaines de milliers de personnes à Tel-Aviv ou à Moscou, à Londres ou à New York.

[...]

Outre ces mesures urgentes, immédiates, il est temps d'envoyer un message clair : l'Amérique souhaite un monde sans aucune arme nucléaires. Tant que ces armes existeront, il nous faudra conserver une forte dissuasion. Mais au lieu de menacer d'exclure la Russie du G8, il faut collaborer avec ses dirigeants afin de retirer les missiles balistiques américains et russes de l'état d'alerte de déclenchement immédiat ; de réduire extraordinairement les arsenaux d'armes et de matières nucléaires des deux pays ; d'œuvrer en vue d'une interdiction planétaire de la production de matières fissiles à des fins militaires ; et d'étendre au reste du monde l'interdiction russo-américaine sur les missiles à portée intermédiaire. En tenant nos engagements aux termes du Traité de non-prolifération nucléaire, nous serons dans une meilleure position pour exiger de pays comme la Corée du Nord et l'Iran qu'ils tiennent les leurs. Notamment, cela accroîtra

notre crédibilité et notre marge de manœuvre dans nos relations avec l'Iran.

Nous ne pouvons tolérer des armes nucléaires entre les mains de nations qui soutiennent le terrorisme. Empêcher l'Iran de mettre au point des armes nucléaires représente un intérêt vital pour la sécurité nationale des Etats-Unis. Aucun aspect de l'art de gouverner ne saurait être écarté. J'utiliserai toutes les composantes de la puissance américaine pour faire pression sur le régime iranien, la première étant une diplomatie vigoureuse, directe et fondée sur des principes – une diplomatie accompagnée de solides sanctions et dépourvue de conditions préalables.

C'est la raison pour laquelle il nous faut poursuivre ces rudes négociations en totale coordination avec nos alliés, en exerçant toute notre influence – notamment, si cela doit servir nos intérêts, en organisant une rencontre avec le dirigeant iranien approprié à la date et au lieu que j'aurais choisis.

Nous mènerons ces démarches diplomatiques sans nourrir la moindre illusion concernant le régime iranien. Mais nous proposerons un choix clair. Si vous renoncez à votre programme nucléaire, à soutenir le terrorisme et aux menaces à l'encontre d'Israël, vous bénéficierez d'incitations de poids. Si vous refusez, alors nous augmenterons la pression sous la forme de sanctions unilatérales accrues, de sanctions multilatérales renforcées au sein du Conseil de sécurité et d'activités soutenues en dehors des Nations unies en vue d'isoler le régime iranien. Voilà la diplomatie qu'il nous faut. Et les Iraniens doivent négocier dès maintenant ; attendre ne fera que renforcer la pression à leur endroit.

Le moyen le plus sûr d'accroître notre marge de manœuvre face à l'Iran dans le long terme est de cesser de financer ses ambitions. Cela dépendra de la réussite de mon quatrième objectif : mettre fin à la tyrannie du pétrole sans tarder.

L'une des armes les plus dangereuses du monde aujourd'hui est le prix du pétrole. Nous envoyons près de 700 millions de dollars par jour vers des pays instables ou hostiles en échange de leur pétrole. Cela finance les bombes que les terroristes font exploser de Bagdad à Beyrouth. Cela finance la diplomatie du pétrole à Caracas et les écoles coraniques radicales de Karachi à Khartoum. Cela affaiblit le pouvoir d'action de l'Amérique et renforce celui des dictateurs.

Ce danger immédiat n'est éclipsé que par la menace à long terme du changement climatique, qui entraînera des modifications météorologiques catastrophiques, des tempêtes terribles, la sécheresse et la famine. Cela veut dire des populations se disputant les ressources en eau et en nourriture au cours des cinquante prochaines années dans les régions mêmes qui sont en proie à une violence atroce depuis cinquante ans : l'Afrique, le Moyen-Orient et l'Asie du Sud. Plus catastrophique encore, cela pourrait provoquer des tempêtes destructrices sur nos côtes et la disparition de nos rivages.

Il ne s'agit pas simplement d'un problème économique ou écologique – il s'agit d'une crise affectant la sécurité nationale. Par égard pour notre sécurité – et pour chaque famille américaine qui en paie le prix à la pompe – nous devons faire cesser cette dépendance envers le pétrole étranger. Et en tant que président, c'est

exactement ce que je ferai. Petites mesures et gesticulation politique sont exclues. J'investirai 150 milliards de dollars au cours des dix prochaines années pour mettre l'Amérique sur la voie d'une véritable sécurité énergétique. Ces fonds accéléreront les investissements dans le secteur de nouvelles sources d'énergie verte, en vue de mettre fin à notre dépendance pétrolière, de créer jusqu'à cinq millions d'emplois au cours des deux prochaines décennies et de garantir l'avenir de notre pays et de la planète. Nous investissons dans la recherche et le développement de toutes les autres formes d'énergie – solaire, éolienne, agrocarburants ainsi que les technologies permettant une exploitation propre du charbon et sûre de l'énergie nucléaire. Et dès mon entrée en fonctions, je ferai savoir que les Etats-Unis sont prêts à montrer à nouveau la voie.

Jamais plus nous ne resterons en retrait ou ferons obstacle à une action internationale destinée à s'attaquer à ce défi mondial. Je m'adresserai aux dirigeants des pays dont les émissions de carbone sont les plus élevées et leur demanderai de participer à un nouveau forum sur l'énergie mondiale qui jettera les bases de la prochaine génération de protocoles climatiques. Nous formerons aussi une alliance des pays importateurs de pétrole et œuvrerons ensemble afin de réduire la demande et de briser l'emprise de l'OPEP sur l'économie mondiale. Nous fixerons l'objectif de 80 % de réduction des émissions à l'échelle de la planète d'ici à 2050. Et à mesure que nous mettrons au point de nouvelles formes d'énergie propre chez nous, nous ferons découvrir nos innovations technologiques aux pays du monde entier.

Telle est la tradition de l'exemple américain œuvrant pour le

bien de toute la planète. Tel sera mon cinquième objectif : reconstruire nos alliances pour relever les défis communs du XXI^e siècle.

En dépit de toute sa puissance, l'Amérique n'est jamais aussi forte que lorsqu'elle agit aux côtés de partenaires solides.

Le moment est venu de réorienter la coopération internationale. Il est temps que l'Europe et les Etats-Unis renouvellent leur engagement mutuel en vue d'affronter les menaces du XXI^e siècle tout comme nous avons relevé les défis du XX^e. Il est temps de renforcer nos partenariats avec le Japon, la Corée du Sud, l'Australie et la plus vaste démocratie du monde – l'Inde – afin de promouvoir la stabilité et la prospérité de l'Asie. Il est temps d'établir le dialogue avec la Chine sur des sujets d'intérêt commun comme le changement climatique, tout en continuant de l'encourager à s'ouvrir toujours davantage à l'économie de marché. Il est temps de renforcer l'OTAN en exigeant davantage de nos alliés, tout en les traitant avec le respect dû à un partenaire. Il est temps de réformer les Nations unies afin que cette institution imparfaite puisse devenir le forum adéquat où partager nos fardeaux, renforcer notre marge de manœuvre et promouvoir nos valeurs. Il est temps d'approfondir l'engagement que nous avons pris de résoudre le conflit israélo-arabe, pour que notre allié Israël parvienne à une paix réelle et durable, tout en aidant les Palestiniens à satisfaire leur aspiration légitime à la création d'un Etat.

Et alors que nous renouvelons des efforts déjà anciens, nous devons en définir de nouveaux propres à relever les défis du moment. Voilà pourquoi je créerai un Shared Security Partnership Program – une nouvelle alliance destinée à renforcer les efforts

de coopération en vue de détruire les réseaux terroristes, tout en s'opposant à la torture et la brutalité. Voilà pourquoi nous œuvrerons avec l'Union africaine pour accroître ses capacités de maintien de la paix. Voilà pourquoi nous édifierons un nouveau partenariat pour supprimer le trafic de stupéfiants, d'armes et des gangs sur l'ensemble du continent américain. Voilà ce que nous pouvons faire si nous sommes prêts à dialoguer avec le monde.

Il nous faudra fournir des moyens importants pour faire face aux priorités les plus urgentes. Je sais que l'aide au développement n'est pas le programme le plus populaire, mais en tant que président j'expliquerai au peuple américain que cela peut être notre meilleur investissement en vue d'accroître la sécurité mondiale. Cela fut vrai avec le plan Marshall et cela est nécessairement vrai aujourd'hui. C'est la raison pour laquelle je doublerai l'aide étrangère qui atteindra 50 milliards de dollars d'ici à 2012 et l'utiliserai afin d'assurer la stabilité future des Etats défailants et une croissance durable en Afrique; afin de réduire de moitié la pauvreté dans le monde et de faire reculer la maladie. Et afin d'adresser une nouvelle fois à ces visages pleins d'ardeur au-delà de nos frontières ce message : «Vous comptez pour nous. Votre avenir est le nôtre. Et le moment est venu pour vous, pour nous.»



Des partisans de Barack Obama à New Delhi en Inde, le 24 juin 2008.



Un ancien combattant de la Seconde Guerre mondiale, saisi d'émotion lors d'une cérémonie organisée à l'occasion du Veteran's Day à New York le 11 novembre 2003.

L'Amérique que nous aimons

Independence, Missouri, 30 juin 2008

Par un matin de printemps d'avril 1775, une simple troupe de colons – paysans et marchands, forgerons et imprimeurs, hommes et garçons – quittèrent leurs foyers et leurs familles à Lexington et Concord pour prendre les armes contre la tyrannie d'un empire. Les obstacles qu'ils rencontraient étaient nombreux et les risques énormes – car même s'ils survivaient au combat, tout échec ultime devait entraîner des accusations de trahison et la mort par pendaison.

Et pourtant, ils prirent ce risque. Ils le firent non pas au nom d'une tribu ou d'une lignée particulière, mais au nom d'une très grande idée. L'idée de liberté. L'idée de droits inaliénables, donnés par Dieu. Et avec le premier coup de feu de cette journée fatidique – un coup de feu qui retentit dans le monde entier – commencèrent la Révolution américaine et l'expérience de la démocratie en Amérique.

Ces hommes de Lexington et de Concord furent parmi nos premiers patriotes. Et au début d'une semaine où nous allons célébrer la naissance de notre nation, je pense qu'il convient de prendre le temps de réfléchir à la signification du patriotisme – le leur et le nôtre. Nous le faisons en partie parce que nous sommes au milieu d'une guerre – plus d'un million et demi de nos valeureux jeunes hommes et jeunes femmes ont maintenant combattu en Irak et en Afghanistan ; plus de 60 000 d'entre eux ont été blessés et plus de 4 600 ont trouvé la mort. Le coût de la guerre est élevé, et le débat sur notre mission en Irak a été houleux. Il est naturel, à la lumière de tels sacrifices consentis par tant de nos concitoyens, de réfléchir de manière plus approfondie aux engagements qui nous lient à la nation, et les uns aux autres.

Nous réfléchissons également à ces questions parce que nous sommes en pleine élection présidentielle, peut-être la plus importante depuis des générations ; une compétition qui déterminera le cours de l'histoire de cette nation pendant des années, voire des décennies. Le débat porte non seulement sur les grandes questions – soins médicaux, emploi, énergie, enseignement et garantie des retraites – mais aussi sur les valeurs. Comment assurer notre sécurité tout en préservant nos libertés ? Comment rétablir la confiance dans un gouvernement qui semble de plus en plus éloigné du peuple et dominé par des intérêts spéciaux ? Comment avoir l'assurance que dans une économie de plus en plus mondialisée, les vainqueurs maintiendront leur fidélité envers les moins chanceux ? Et comment résoudre nos différends à une époque où s'accroît la diversité ?

Enfin, cela vaut la peine de réfléchir à la signification du patriotisme, car la question de savoir qui est – ou n'est pas – patriote empoisonne trop souvent le débat politique d'une manière qui nous divise au lieu de nous rapprocher. J'ai eu l'occasion de m'en rendre compte personnellement en tournée électorale. Durant toute ma vie, j'ai toujours considéré l'amour profond et constant que je porte à mon pays comme allant de soi. J'ai été élevé ainsi ; c'est ce qui m'a propulsé dans le service public ; c'est pour cette raison que je suis candidat à la présidence. Et pourtant, à certains moments au cours des seize derniers mois, j'ai découvert, pour la première fois, que mon patriotisme était mis en question – parfois à la suite de ma propre négligence, plus souvent en raison du désir de certains de marquer des points en politique et de soulever des craintes à propos de la personne que je suis et de ce que je représente.

Aussi permettez-moi de dire ceci d'emblée. Je ne contesterai jamais le patriotisme d'autres candidats dans cette campagne. Mais je ne resterai pas sans réagir lorsque d'autres contesteront le mien.

[...]

L'usage du patriotisme comme une arme ou un bouclier politique est aussi vieux que la république. Cependant, ce qui est frappant dans le débat actuel sur le patriotisme, c'est à quel point il demeure ancré dans les conflits culturels des années 1960 – dans des discussions qui nous font remonter quarante ans en arrière ou plus. Durant les premières années du mouvement des droits civiques et de l'opposition à la guerre du Vietnam,

les défenseurs du statu quo accusaient souvent quiconque mettait en doute le bien-fondé des politiques gouvernementales d'être peu patriote. Dans le même temps, certains tenants de la contre-culture des années 1960 réagissaient non seulement en critiquant certains aspects de la politique du gouvernement, mais aussi en s'attaquant aux symboles, et dans des cas extrêmes, à l'idée même de l'Amérique – en brûlant des drapeaux ; en blâmant l'Amérique pour tout ce qui n'allait pas dans le monde ; et peut-être plus tragiquement, en manquant de rendre hommage aux combattants de retour du Vietnam, une attitude qui demeure à ce jour une honte pour la nation.

La plupart des Américains n'ont jamais cru à ces visions simplistes du monde – ces caricatures de la droite et de la gauche. La plupart des Américains comprenaient que les divergences de vues ne rendent pas quelqu'un moins patriote et qu'un mépris cynique pour les traditions et les institutions de l'Amérique n'a rien d'intelligent ou de subtil. Et pourtant, la colère et l'agitation de cette période ne se sont jamais complètement taries. Trop souvent, notre vie politique semble être prisonnière de ces arguments rebattus – un fait évident lors de nos récents débats sur la guerre en Irak, où des adversaires de la politique du gouvernement furent étiquetés comme peu patriotes, et où un général qui prodiguait son meilleur conseil pour aller de l'avant en Irak fut accusé de trahison.

Etant donné les énormes difficultés auxquelles nous devons faire face, nous ne pouvons plus nous permettre ce genre de divisions. Aucun d'entre nous ne prévoit que les discussions sur le

patriotisme vont, ou devraient, disparaître complètement. Après tout, quand nous discutons de patriotisme, nous discutons de ce que nous sommes en tant que pays et, fait plus important, de ce que nous devrions être. Mais nous pouvons sûrement convenir qu'aucun parti ou philosophie politique n'a le monopole du patriotisme. Et nous pouvons sûrement parvenir à une définition du patriotisme qui, même si elle est approximative et imparfaite, capte le meilleur du courage propre à l'Amérique.

A quoi ressemblerait une telle définition ? Pour moi, comme pour la plupart des Américains, le patriotisme prend d'abord la forme d'une réaction instinctive, une loyauté et un amour pour la patrie enracinés dans mes tout premiers souvenirs. Je ne parle pas seulement de la récitation du serment d'allégeance, des festivités de Thanksgiving à l'école ou des feux d'artifice du 4 juillet, aussi merveilleux qu'ils puissent être. Je pense plutôt à la manière dont l'idéal américain s'est glissé dans toutes les leçons que ma famille m'a apprises quand j'étais enfant.

[...]

Pour moi, le patriotisme surpasse toujours la simple loyauté à l'égard d'un lieu sur une carte ou envers une certaine catégorie de personnes. Il s'agit plutôt de la loyauté envers les idéaux de l'Amérique – des idéaux au nom desquels toute personne peut se sacrifier, combattre ou donner toute la mesure de son dévouement. Je pense que c'est cette loyauté qui permet à un pays fourmillant de différentes races et ethnies, religions et coutumes, de s'unir pour ne faire qu'un.

Je pense que ceux qui s'en prennent aux défauts de l'Améri-

« Pour moi, le patriotisme surpasse toujours la simple loyauté à l'égard d'un lieu sur une carte ou envers une certaine catégorie de personnes. Il s'agit plutôt de la loyauté envers les idéaux de l'Amérique – des idéaux au nom desquels toute personne peut se sacrifier, combattre ou donner toute la mesure de son dévouement. »

que sans reconnaître la grandeur singulière de ses idéaux, et leur indubitable capacité d'inspirer un monde meilleur, ne comprennent pas véritablement l'Amérique.

Bien sûr, précisément parce que l'Amérique n'est pas parfaite, précisément parce que nos idéaux exigent constamment davantage de notre part, le patriotisme ne peut jamais se définir comme la loyauté envers tel dirigeant, tel gouvernement ou telle politique. Comme l'a écrit Mark Twain, l'heureux fils du Missouri et le plus grand des satiristes américains : « Le patriotisme consiste à soutenir son pays en permanence et le gouvernement quand il le mérite. » On peut espérer que dirigeants et gouvernement défendent nos idéaux, et nombreuses sont les périodes au cours de notre histoire où ce fut le cas. Mais lorsque nos lois, nos dirigeants ou notre gouvernement ne sont pas alignés sur nos idéaux, alors le dissentiment des Américains peut se révéler être l'une des plus authentiques expressions du patriotisme.

[...]

Au-delà de la loyauté envers les idéaux de l'Amérique, au-delà de la volonté d'exprimer son désaccord au nom de ces idéaux, je pense aussi que le patriotisme, pour avoir un sens, doit impliquer la volonté de se sacrifier – de renoncer à quelque chose que nous estimons au nom d'une plus noble cause. Pour ceux qui ont combattu sous les drapeaux de cette nation, nulle autre preuve n'est nécessaire. En outre, laissez-moi ajouter que personne ne doit dénigrer ce service, surtout pour servir une campagne électorale, et cela vaut pour les partisans des deux bords.

Nous devons toujours exprimer une profonde reconnais-

sance pour le service des hommes et des femmes en uniforme. Un point c'est tout. A vrai dire, l'un des éléments positifs qui sont apparus lors du conflit actuel en Irak a été la reconnaissance largement répandue, chez les opposants comme chez les adversaires de cette guerre, que le sacrifice de nos troupes est toujours digne d'être honoré.

Je vois une nouvelle génération d'Américains commencer à répondre à l'appel. Je les rencontre partout où je vais, des jeunes qui participent au projet du renouveau de l'Amérique; non seulement ceux qui s'engagent pour aller combattre pour notre pays dans des contrées lointaines, mais aussi ceux qui luttent pour une vie meilleure ici en Amérique, en enseignant dans des écoles sous-équipées, en soignant les malades dans des hôpitaux en sous-effectif ou en encourageant des politiques énergétiques plus durables dans leurs collectivités locales.

Je pense que l'une des tâches du prochain gouvernement consistera à s'assurer que ce mouvement vers le service public s'accroisse et se poursuive dans les années à venir. Il nous faudra développer Americorps et le Corps de la paix. Il nous faudra encourager le service national en le rendant obligatoire dans le cadre d'un nouveau programme universitaire d'assistance, alors même que nous augmentons les avantages dont bénéficient ceux que le sens du devoir a déjà amenés à servir dans notre armée.

[...]

Alors que nous entamons notre quatrième siècle en tant que nation, il est facile de considérer l'extraordinaire nature de l'Amérique comme allant de soi. Mais c'est à nous, en tant qu'Amé-

ricains et en tant que parents, d'inculquer cette histoire à nos enfants, à la maison comme à l'école.

C'est à nous de leur enseigner. C'est à nous de leur enseigner que, même si nous avons dû faire face à de grandes difficultés et que nous avons commis notre part d'erreurs, nous avons toujours su nous rassembler et rendre cette nation plus puissante, plus prospère, plus unie et plus juste. C'est à nous de leur enseigner que l'Amérique a été une force bénéfique dans le monde, et que d'autres nations et d'autres personnes se sont tournées vers nous comme le meilleur et le dernier espoir sur terre. C'est à nous de leur enseigner qu'il est bon de donner quelque chose en retour à la collectivité; qu'il est honorable de servir dans l'armée; qu'il est essentiel de participer à notre démocratie et de faire entendre nos voix.

Et c'est à nous d'enseigner à nos enfants une leçon trop souvent oubliée par ceux d'entre nous qui font de la politique: à savoir que le patriotisme implique non seulement de défendre ce pays contre toute menace extérieure, mais aussi d'œuvrer sans relâche pour faire de l'Amérique un meilleur lieu de vie pour les générations futures.

[...]

Enfin, c'est peut-être cette qualité qui, dans mon esprit, décrit le mieux le patriotisme – pas seulement l'amour de l'Amérique dans l'abstrait, mais un amour tout particulier pour le peuple américain ainsi qu'une confiance toute particulière en lui. C'est pour cela que notre cœur se gonfle de fierté à la vue du drapeau; c'est pour cela que nous versons une larme en entendant les notes mélancoliques de Taps. Car nous savons

que la grandeur de ce pays – ses victoires militaires, ses énormes richesses, ses réalisations culturelles et scientifiques – tout cela résulte de l'énergie et de l'imagination du peuple américain ; de son labeur, son dynamisme, ses luttes, son ardeur, son tempérament et son héroïsme discret.

Telle est la liberté que nous défendons – la liberté de chacun d'entre nous de poursuivre ses propres rêves. Telle est l'égalité que nous recherchons – non pas une égalité de résultats, mais la chance de chacun d'entre nous de tenter de réussir. Telle est la société que nous nous efforçons de bâtir – une société dans laquelle nous faisons confiance à notre démocratie parfois désordonnée, dans laquelle nous continuons à insister que rien ne nous est impossible si nous le voulons vraiment, dans laquelle nous nous considérons comme faisant partie d'une histoire plus vaste, le destin de chacun coulé dans le destin de ceux qui partagent l'allégeance à cet heureux et singulier credo de l'Amérique.



Un employé électoral hisse le drapeau avant l'arrivée des électeurs à la mairie de Woodstock, dans le New Hampshire, le jour de l'élection en 2008.



Des militants des droits civiques près de Montgomery, dans l'Alabama, en mars 1965.

Une Union plus parfaite

Philadelphie, Pennsylvanie, 18 mars 2008

« **N**ous, Peuple des Etats-Unis, en vue de former une Union plus parfaite.»

Voici deux cent vingt et un ans, un groupe d'hommes se rassemblait dans une salle qui existe toujours de l'autre côté de la rue, et, par ces simples mots, lançait l'expérience improbable de la démocratie américaine. Des fermiers et savants, hommes politiques et patriotes qui avaient traversé l'océan pour fuir la tyrannie et les persécutions, parvenaient à donner forme à leur déclaration d'indépendance, lors d'un congrès qui siégea à Philadelphie jusqu'au printemps de 1787.

Le document qu'ils produisirent fut ratifié, mais resta inachevé. Il était entaché par le péché originel de la nation, l'esclavage, sujet qui divisait les colonies et mit le congrès dans l'impasse jusqu'à ce que les Pères fondateurs décident d'autoriser la traite des esclaves pendant encore au moins vingt ans, et de confier aux générations futures le soin de trouver une solution définitive.

Certes, la réponse existait déjà dans la Constitution, une constitution centrée sur l'idéal de l'égalité des citoyens devant la loi et qui promettait à son peuple la liberté, la justice et une union qui pouvait et devait se perfectionner au fil du temps.

Et pourtant, des mots gravés sur un parchemin ne suffiraient ni à libérer les esclaves de leurs chaînes, ni à donner aux hommes et aux femmes de toute couleur et de toute croyance leurs pleins droits et devoirs en tant que citoyens des Etats-Unis. Il faudrait encore des générations d'Américains prêts à s'engager – en manifestant et en luttant dans la rue et devant les tribunaux, dans une guerre civile et par la désobéissance civique, toujours au prix de grands risques –, pour réduire l'écart entre la promesse de nos idéaux et la réalité de leur temps.

L'une des tâches que nous nous sommes fixées, dès le début de cette campagne, c'est de continuer la longue marche de ceux qui nous ont précédés, une marche vers une Amérique plus juste, plus égalitaire, plus libre, plus solidaire et plus prospère.

[...]

Cette conviction me vient d'une foi inébranlable en la dignité et en la générosité du peuple américain. Elle me vient aussi de ma propre histoire d'Américain.

Je suis le fils d'un homme noir du Kenya et d'une femme blanche du Kansas. J'ai été élevé avec l'aide d'un grand-père blanc, qui a survécu à la Grande Crise économique pour aller servir dans l'armée de Patton pendant la Seconde Guerre mondiale, et d'une grand-mère blanche qui travaillait sur une chaîne de montage de bombardiers à Fort Leavenworth pendant que

son mari était à l'étranger. J'ai fréquenté les meilleures écoles d'Amérique et vécu dans l'un des pays les plus pauvres du monde. J'ai épousé une Noire américaine qui porte en elle le sang d'esclaves et de propriétaires d'esclaves, héritage que nous avons transmis à nos deux filles chéries. J'ai des frères, des sœurs, des nièces, des neveux, des oncles et des cousins, de toute race et de toute couleur, dispersés sur trois continents, et tant que je vivrai, je n'oublierai jamais que dans nul autre pays mon histoire n'aurait été possible.

C'est une histoire qui ne fait pas de moi le candidat classique par excellence. Mais c'est une histoire qui a inscrit dans mes gènes l'idée que cette nation est plus que la somme de ses composants et que, dans notre multiplicité, nous ne formons qu'un seul peuple.

Tout au long de cette première année de campagne, envers et contre tous les pronostics, nous avons constaté à quel point les Américains avaient faim de ce message d'unité. Bien que l'on ait tenté de considérer ma candidature du simple point de vue de la race, nous avons [...] forgé une coalition puissante entre Afro-Américains et Américains blancs.

[...]

Je crois cependant que notre pays aujourd'hui ne peut plus se permettre d'ignorer la question de la race. [...]

Le fait est que les propos tenus et les problèmes soulevés ces dernières semaines reflètent des aspects complexes du problème racial que nous n'avons jamais vraiment explorés – une partie de notre union qu'il nous faut encore parfaire. Et si nous renonçons

« En travaillant ensemble nous arriverons à panser certaines de nos vieilles blessures raciales, car en fait nous n'avons pas le choix si nous voulons continuer d'avancer dans la voie d'une union plus parfaite. »

maintenant pour nous replier sur nos positions respectives, nous n'arriverons jamais à surmonter ensemble les défis que sont l'assurance maladie, l'éducation ou la nécessité de créer des emplois solides pour chaque Américain.

Pour comprendre cette réalité, il faut se rappeler comment nous en sommes arrivés là. Comme l'a écrit William Faulkner: « Le passé n'est pas mort et enterré. En fait, il n'est même pas passé. » [...] Nous devons nous rappeler que nombre de disparités qui existent dans la population afro-américaine aujourd'hui proviennent directement des inégalités léguées par la génération précédente qui eut à souffrir de l'héritage brutal de l'esclavage et de Jim Crow.

La ségrégation à l'école a produit et produit encore des écoles inférieures. Cinquante ans après l'arrêt *Brown contre Board of Education*, rien n'a changé, et la qualité moindre de l'enseignement dispensé dans ces écoles permet d'expliquer la persistance des écarts de réussite entre étudiants blancs et noirs sur le plan des résultats scolaires.

La légalisation de la discrimination, qui voulait que les Noirs soient empêchés, souvent par la violence, d'accéder à la propriété, que des crédits soient refusés aux entrepreneurs noirs, que les propriétaires noirs n'aient pas droit aux prêts immobiliers de la FHA, que les Noirs soient exclus des syndicats, des forces de police ou des casernes de pompiers, signifiait que les familles noires ne pouvaient constituer un patrimoine conséquent à transmettre aux générations suivantes. Cette histoire explique l'écart de richesse et de revenus entre Noirs et Blancs et la concen-

tration des poches de pauvreté qui persistent aujourd'hui au sein des populations urbaines et rurales.

Le manque de débouchés, la honte et la frustration de ne pouvoir subvenir aux besoins de leur famille ont contribué à défaire le lien familial chez les Noirs – un problème que la politique d'aide sociale, pendant des années, a peut-être aggravé. Le manque de services publics de base dans un si grand nombre de quartiers noirs – aires de jeux pour les enfants, patrouilles de police, ramassage régulier des ordures et application des codes d'urbanisme –, tout cela a créé un cycle de violence, une dégradation et un abandon qui continuent de nous hanter.

[...]

En fait, une colère comparable se manifeste dans certaines couches de la population blanche. La plupart des Américains blancs appartenant à la classe ouvrière et à la classe moyenne n'ont pas l'impression d'avoir été spécialement favorisés par leur appartenance raciale. Leur expérience est celle de l'immigrant : dans leur cas, rien ne leur a été donné, ils sont partis de rien. Ils ont travaillé dur toute leur vie, souvent pour voir leur emploi délocalisé et leur retraite dévaluée après une vie de labeur. Ils s'inquiètent pour leur avenir, et voient leurs rêves s'évanouir ; les chances de réussite, à une époque de stagnation des salaires et de concurrence mondiale, deviennent comme un jeu à somme nulle où les rêves de l'un se réalisent aux dépens de ceux d'un autre. Alors, quand ils apprennent que leurs enfants iront dans une école à l'autre bout de la ville, qu'un Noir obtient un bon emploi ou entre dans une bonne université à cause d'une injus-

tice qu'eux-mêmes n'ont pas commise, que la peur de la délinquance dans certains quartiers est une forme de préjugé, le ressentiment se renforce avec le temps.

[...]

Tout comme la colère noire s'est souvent révélée contre-productive, les ressentiments des Blancs ont détourné notre attention des véritables coupables de l'étouffement de la classe moyenne : une culture d'entreprise faite de délits d'initiés, de pratiques comptables douteuses et de course à l'argent facile ; une capitale, Washington, sous la coupe des groupes d'intérêt, une politique économique qui privilégie une minorité. Et pourtant, nier l'existence de ces ressentiments, les qualifier de malavisés, voire racistes, sans reconnaître qu'ils peuvent avoir des causes légitimes – voilà qui aggrave aussi la division raciale et obstrue la voie vers la compréhension.

Voilà où nous en sommes : enfermés dans une impasse raciale depuis des années. Contrairement aux affirmations de certains de mes critiques, blancs ou noirs, je n'ai jamais eu la naïveté de croire que nous pourrions surmonter nos divisions raciales le temps d'un mandat présidentiel ou du seul fait d'une candidature, en particulier une candidature aussi imparfaite que la mienne.

Mais j'ai affirmé ma conviction profonde – une conviction ancrée dans ma foi en Dieu et dans le peuple : en travaillant ensemble nous arriverons à panser certaines de nos vieilles blessures raciales, car en fait nous n'avons pas le choix si nous voulons continuer d'avancer dans la voie d'une union plus parfaite.

Pour la population afro-américaine, cela veut dire accepter

le fardeau du passé sans en devenir les victimes. Cela veut dire continuer d'exiger une pleine justice dans tous les aspects de la vie américaine. Mais cela signifie aussi associer nos propres revendications – une meilleure assurance maladie, de meilleures écoles, de meilleurs emplois – aux aspirations de tous les Américains, qu'il s'agisse de la femme blanche qui lutte pour gravir les échelons hiérarchiques, de l'homme blanc qui a été licencié ou de l'immigrant qui s'efforce de nourrir sa famille. Cela veut dire aussi que nous devons assumer pleinement la responsabilité de nos vies – en exigeant davantage de nos pères, en passant plus de temps avec nos enfants, en leur faisant la lecture, en leur apprenant que même s'ils se heurtent à des difficultés et à la discrimination, ils ne doivent jamais succomber au désespoir ou au cynisme : ils doivent toujours croire qu'ils peuvent maîtriser leur destin.

[...]

Pour ce qui est de la population blanche, la voie vers une union plus parfaite passe par la reconnaissance du fait que les tourments de la population afro-américaine ne sont pas le produit de l'imagination des Noirs ; que l'héritage de la discrimination, et les exemples actuels de discrimination – quoique moins criants que par le passé – sont bien réels et doivent être combattus. Non seulement par les mots, mais par des actes : en investissant dans nos écoles et dans nos quartiers ; en faisant respecter les droits civiques et en assurant l'équité de notre justice pénale ; en donnant à cette génération les possibilités de progrès dont avaient été privées les générations précédentes. Il faut donc que tous les Américains comprennent que les rêves des uns ne se réalisent pas



Des citoyens de tous horizons écoutent le candidat Obama à Wallingford, en Pennsylvanie.

forcément aux dépens des rêves des autres, et qu'investir dans la santé, l'aide sociale et l'éducation des enfants noirs, bruns et blancs contribuera finalement à la prospérité de toute l'Amérique.

[...]

Car nous avons un choix à faire dans ce pays. Nous pouvons accepter une politique qui engendre la division, le conflit et le cynisme.

[...]

Mais dans ce cas, je vous garantis qu'aux prochaines élections nous trouverons un autre sujet de diversion. Puis un autre. Et encore un autre. Et rien ne changera.

C'est une possibilité. Ou bien, dès maintenant, avec cette élection, nous décidons d'affirmer ensemble : « Pas cette fois-ci. » Cette fois-ci, nous voulons parler des écoles délabrées qui sapent l'avenir des enfants noirs, blancs, asiatiques, hispaniques, amérindiens. Cette fois-ci, nous voulons dire non au cynisme selon lequel ces enfants sont incapables d'apprendre et selon lequel ces enfants-là qui ne nous ressemblent pas sont le problème des autres. Pourtant, les enfants de ce pays ne sont pas ces enfants-là mais ce sont nos enfants : et nous ne les abandonnerons pas face aux défis du ^{xxi} siècle. Pas cette fois-ci.

Cette fois-ci, nous voulons parler des files d'attente aux urgences peuplées de Blancs, de Noirs et d'Hispaniques qui n'ont pas d'assurance maladie, qui n'ont pas le pouvoir d'affronter seuls les groupes de pression, mais qui peuvent le faire si nous nous y mettons tous ensemble.

Cette fois-ci, nous voulons parler des usines que l'on a fermées

alors qu'elles faisaient vivre honnêtement des hommes et des femmes de toute race, des maisons à vendre qui appartenaient hier encore à des Américains de toute religion, de toute région et de toute origine sociale.

Cette fois-ci, nous voulons dire que le vrai problème n'est pas que quelqu'un qui ne vous ressemble pas puisse prendre votre emploi ; mais que la société pour laquelle vous travaillez va le délocaliser dans le seul but de faire du profit.

Cette fois-ci, nous voulons parler des hommes et des femmes de toute couleur et de toute croyance qui servent ensemble, combattent ensemble et versent ensemble leur sang sous le même fier drapeau. Nous voulons parler du moyen de les rapatrier d'une guerre qui n'aurait jamais dû être autorisée ni livrée. Nous voulons parler de la façon d'exprimer notre patriotisme en prenant soin d'eux et de leurs familles et en leur versant les allocations qui leur reviennent.

Je ne briguerais pas la présidence si je ne croyais pas du fond du cœur que c'est ce que veut l'immense majorité des Américains pour ce pays. Cette union ne sera peut-être jamais parfaite mais chaque génération a démontré qu'on pouvait la perfectionner. Et aujourd'hui, chaque fois que je cède au scepticisme ou au cynisme, ce qui me redonne le plus d'espoir, c'est la génération à venir – ces jeunes dont les comportements, les convictions et l'ouverture au changement manifestés lors de cette élection appartiennent déjà à l'histoire. [...]

Passé & avenir, notre vision de l'Amérique

*Annnonce de la candidature à la présidence
Springfield, Illinois, 10 février 2007*

[...]

C'est ici, à Springfield, où le nord, le sud, l'est et l'ouest se rejoignent, que je me suis rappelé la dignité essentielle du peuple américain – où j'ai pris conscience que, grâce à cette qualité, nous pouvons construire une Amérique plus riche de promesses.

Et c'est pourquoi, à l'ombre de l'ancien capitole de cet Etat, où Lincoln appela naguère une maison divisée à s'unir, où survivent encore des rêves et des espoirs communs, je me tiens devant vous aujourd'hui pour annoncer ma candidature à la présidence des Etats-Unis.



Le 10 février 2007, Barack Obama annonce sa candidature à la présidence devant l'ancien capitole de Springfield, dans l'Illinois.

Je reconnais que cette annonce revêt une certaine présomption, une certaine audace. Je sais que j'ai passé peu de temps à apprendre les pratiques de Washington, mais j'y suis depuis assez longtemps pour savoir que ces pratiques doivent changer.

Le génie des Pères fondateurs tient à ce qu'ils ont conçu un système de gouvernement qui peut être modifié. Et nous ne devons pas perdre courage, car nous avons déjà changé ce pays dans le passé. Face à la tyrannie, une troupe de patriotes a forcé un empire à capituler. Face à la sécession, nous avons unifié une nation et libéré les captifs. Face à la Grande Crise économique, nous avons remis les gens au travail et sorti des millions de personnes de la pauvreté. Nous avons accueilli des immigrants sur nos rivages, ouvert des lignes ferroviaires vers l'ouest, fait atterrir un homme sur la Lune, et entendu l'appel de King pour que la justice jaillisse telle une source et que la vertu s'écoule tel un courant puissant.

Chaque fois, une nouvelle génération s'est levée et a accompli ce qui devait l'être. Aujourd'hui, nous sommes appelés encore une fois – et il est temps que notre génération réponde à l'appel.

Car c'est là notre foi inébranlable : face à des conditions impossibles, des citoyens qui aiment leur pays peuvent le changer.

[...]

Nous savons tous quelles sont ces difficultés aujourd'hui – une guerre interminable, une dépendance à l'égard du pétrole qui menace notre avenir, des écoles où trop d'enfants n'apprennent rien et des familles qui luttent paie après paie, alors qu'elles tra-

vailent d'arrache-pied. Nous connaissons ces difficultés. Nous en entendons parler. Et nous en parlons depuis des années.

Ce qui nous a empêchés de résoudre ces difficultés, ce n'est pas l'absence de politiques sensées et de projets raisonnables. Mais c'est l'échec des dirigeants, la médiocrité de notre politique – la facilité avec laquelle nous sommes distraits par ce qui est insignifiant et futile, la fâcheuse tendance à éluder les décisions délicates, la préférence pour de piètres victoires politiques au lieu de relever nos manches et d'œuvrer en faveur d'un consensus pour aborder les grands problèmes.

[...]

Il est temps de tourner la page. Nous avons déjà fait des progrès. Mais Washington est encore loin du but. Et la tâche ne sera pas facile. C'est pourquoi il nous faudra fixer des priorités. Il nous faudra faire des choix difficiles. Et même si le gouvernement joue un rôle crucial pour favoriser ces changements nécessaires, il ne suffira pas d'injecter plus de fonds et de mettre en œuvre plus de programmes pour atteindre nos objectifs. Chacun d'entre nous devra, dans sa vie, accepter des responsabilités – pour instiller une éthique de la réussite chez nos enfants, s'adapter à une économie plus compétitive, renforcer la vie à l'échelle locale et partager certains sacrifices.

Commençons donc. Atteignons-nous ensemble à cette tâche difficile. Transformons notre pays.

Soyons la génération qui restructurera l'économie pour mieux rivaliser à l'ère du numérique. Relevons le niveau des établissements scolaires et donnons-leur les moyens nécessaires pour réussir.

Recrutons une nouvelle légion de professeurs, offrons-leur de meilleurs salaires et un plus large soutien en échange d'une plus grande responsabilité. Rendons l'université plus abordable, investissons dans la recherche scientifique et installons des lignes à haut débit au cœur des quartiers déshérités et des villes rurales de toute l'Amérique.

Et à mesure que l'économie évoluera, soyons la génération qui veillera à ce que les travailleurs aient part à la prospérité. Protégeons les avantages durement gagnés que leurs sociétés ont promis. Faisons en sorte que les Américains travailleurs puissent économiser pour leur retraite. Et permettons aux syndicats et à leurs dirigeants de relever la classe moyenne de ce pays.

Soyons la génération qui mettra fin à la pauvreté en Amérique. Chaque personne qui souhaite travailler doit pouvoir suivre une formation débouchant sur un emploi et recevoir un salaire convenable lui permettant de payer ses factures, ainsi que la crèche pour ses enfants [...]. Faisons-le.

Soyons la génération qui s'attaquera enfin à la crise du régime d'assurance maladie. Il est possible de maîtriser les coûts en nous concentrant sur la prévention, en offrant un meilleur traitement aux personnes souffrant de maladies chroniques et en ayant recours à la technologie pour réduire la bureaucratie. Soyons la génération qui déclare, ici même et en cet instant, que nous aurons une couverture médicale universelle en Amérique d'ici à la fin du premier mandat du prochain président.

Soyons la génération qui affranchira enfin l'Amérique de la tyrannie du pétrole. Nous pouvons exploiter des carburants de

**« Car c'est là notre foi
inébranlable : face à des
conditions impossibles,
des citoyens qui aiment leur
pays peuvent le changer. »**

remplacement, tels que l'éthanol, produits dans le pays et encourager la construction de voitures plus économiques. Nous pouvons créer un système destiné à plafonner les gaz à effet de serre. Nous pouvons faire en sorte que la crise du réchauffement climatique devienne l'occasion de favoriser l'innovation, la création d'emplois, et une incitation pour les entreprises qui servira de modèle au monde. Soyons la génération qui rendra les générations futures fières de ce que nous aurons accompli ici.

Avant tout, soyons la génération qui n'oubliera jamais ce qui est arrivé ce jour de septembre [11 septembre 2001] et faisons face au terrorisme avec tous les moyens à notre disposition. Nous pouvons coopérer avec une armée plus puissante pour traquer et capturer les terroristes, nous pouvons resserrer le filet autour de

leurs finances et nous pouvons accroître notre capacité de renseignement. Mais il nous faut aussi comprendre que nous ne remporterons la victoire finale sur nos ennemis qu'en reconstruisant nos alliances et en exportant ces idéaux porteurs d'espoir et de perspectives d'avenir vers des millions de personnes dans le monde.

Pendant, tout cela ne pourra se faire avant que nous ayons mis un terme à la guerre en Irak. La plupart d'entre vous savent que je me suis opposé à cette guerre dès le début. J'ai pensé que c'était une erreur tragique. Aujourd'hui, nous éprouvons du chagrin pour les familles qui ont perdu des êtres chers, pour les cœurs qui ont été brisés et les jeunes vies fauchées prématurément. Amérique, il est temps de commencer à faire rentrer nos troupes. Faire savoir aux Irakiens que nous ne serons pas là éternellement est le meilleur et dernier espoir de faire pression sur les chiites et les sunnites pour qu'ils viennent à la table des négociations et fassent la paix.

Enfin, il est une autre chose qu'il n'est pas trop tard de corriger dans cette guerre : c'est le retour au pays des hommes et des femmes – nos vétérans – qui ont consenti le plus de sacrifices. Rendons hommage à leur courage en leur prodiguant les soins dont ils ont besoin et en reconstruisant l'armée qu'ils aiment. Soyons la génération qui entreprendra cette tâche.

[...]

C'est pourquoi cette campagne ne saurait se limiter à ma personne. Elle s'adresse à nous tous : il s'agit de ce que nous pouvons faire ensemble. Cette campagne doit être l'occasion, le vecteur, de vos espoirs et de vos rêves. Elle requerra votre temps, votre énergie

et vos conseils – pour nous faire aller de l'avant quand nous serons sur la bonne voie et pour nous dire quand nous ne le serons pas. Cette campagne doit porter sur la reconquête de la notion de citoyenneté, le rétablissement du sens de l'intérêt commun et la prise de conscience que peu d'obstacles peuvent résister au pouvoir de millions de voix appelant au changement.

Si nous sommes isolés, ce changement ne se produira pas. Divisés, nous échouons à coup sûr.

Mais la vie d'un grand avocat dégingandé de Springfield [Abraham Lincoln], parti de rien, nous dit qu'un avenir différent est possible.

Il nous affirme que les mots ont un pouvoir.

Il nous affirme que la conviction est une force.

Que sous les multiples différences de race et de région, de croyance et de condition, nous sommes un seul peuple.

Il nous affirme que l'espoir est une force.

Alors que Lincoln organisait les troupes déployées contre l'esclavage, on rapporte qu'il déclara : « A partir d'éléments inconnus, disparates, voire hostiles, nous nous sommes rassemblés en provenance des quatre vents, nous nous sommes alignés et avons combattu jusqu'au bout. »

Tel est notre objectif ici aujourd'hui.

C'est pourquoi je me lance dans cette campagne.

Non pas simplement pour occuper des fonctions, mais pour me joindre à vous en vue de transformer le pays.

Je veux gagner la prochaine bataille – pour la justice et les perspectives d'avenir.



Grand admirateur de Lincoln, Barack Obama assiste aux cérémonies d'inauguration de l'Abraham Lincoln Presidential Museum à Springfield, dans l'Illinois.

Je veux gagner la prochaine bataille – pour de meilleures écoles, de meilleurs emplois et une couverture médicale pour tous.

Je veux reprendre une tâche inachevée : parfaire notre union et construire une Amérique meilleure.

Et si vous voulez vous joindre à moi dans cette quête improbable, si vous êtes sensibles à l'appel du destin, et si vous voyez, comme moi, un avenir de possibilités infinies devant nous ; si vous sentez, comme moi, que le temps est venu de sortir de notre torpeur, de nous débarrasser de nos craintes et de nous acquitter d'une dette envers les générations passées et futures, alors je suis prêt à reprendre cette cause, à marcher à vos côtés et à travailler avec vous. Ensemble, et dès aujourd'hui, achevons le travail qui doit être accompli et inaugurons la renaissance de la liberté sur cette terre.



Barack Obama prend la parole lors de la convention nationale démocrate, le 27 juillet 2004.

L'audace d'espérer

Discours phare prononcé lors de la convention nationale démocrate

Boston, Massachusetts, 27 juillet 2004

Au nom du grand Etat de l'Illinois, carrefour de la nation, pays de Lincoln, je vous sais profondément gré de m'accorder le privilège de prendre la parole ici ce soir. Il s'agit d'un honneur particulier pour moi parce que, soyons francs, ma présence sur ce podium est pour le moins improbable. Mon père, qui est né et a été élevé dans un petit village du Kenya, est venu étudier aux Etats-Unis. Enfant, il gardait des chèvres et allait à l'école dans ce qui n'était qu'une cabane recouverte d'un toit de tôle. Son père, mon grand-père, était cuisinier et domestique.

Mais mon grand-père concevait de plus grandes espérances pour son fils. A force de travail et de persévérance, mon père obtint une bourse pour aller étudier dans un lieu magique: l'Amérique, flambeau de la liberté et de tous les possibles qui avait guidé tant de générations passées. Pendant ses études en Amérique, mon père fit la connaissance de ma mère. Elle était née aux antipodes

dans une ville du Kansas. Pendant la plus grande partie de la crise économique, son père travailla sur des plateformes pétrolières et dans des exploitations agricoles. Le lendemain de l'attaque contre Pearl Harbor, il s'engagea et enrôlé dans l'armée de Patton sillonna l'Europe. Aux Etats-Unis, ma grand-mère élevait leur bébé et travaillait sur une chaîne de montage de bombardiers. Après la guerre, ils poursuivirent des études grâce au GI Bill et achetèrent une maison par l'intermédiaire du FHA, puis partirent vers l'ouest en quête d'une vie meilleure.

Eux aussi nourrissaient de grandes espérances pour leur fille, un rêve commun né de deux continents. Mes parents partageaient, outre un amour improbable, une foi inébranlable dans les possibilités qu'offrait ce pays. Ils me donnèrent un nom africain, Barack c'est-à-dire « béni », convaincus que dans une Amérique tolérante le nom que l'on porte ne saurait faire obstacle à la réussite. Ils me voyaient allant dans les meilleures écoles du pays, même s'ils n'étaient pas riches, parce que dans une Amérique généreuse il n'est pas nécessaire d'être riche pour s'accomplir. Ils sont tous deux disparus à présent et pourtant je sais que, ce soir, ils m'observent d'en haut avec un sentiment de fierté.

Me voici devant vous aujourd'hui reconnaissant de la diversité de l'héritage qui est le mien, conscient que les rêves de mes parents perdurent dans mes deux filles chéries. Je n'ignore pas non plus que mon histoire s'inscrit dans l'histoire plus vaste de l'Amérique, que je suis redevable à tous ceux qui m'ont précédé, et que dans aucun autre pays sur terre mon histoire ne serait même possible. Ce soir, nous sommes réunis pour affirmer la grandeur de notre

nation, non pas en raison de la hauteur de ses gratte-ciel ou de la puissance de son armée ou même de la taille de son économie. Notre fierté se fonde sur un principe d'une grande simplicité, résumé dans une déclaration qui remonte à plus de deux cents ans : « Nous tenons pour évidentes par elles-mêmes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux ; ils sont doués par le Créateur de certains droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur. »

Voilà le vrai génie de l'Amérique, la croyance dans les rêves modestes de son peuple, l'accent mis sur les petits miracles. Border ses enfants le soir en sachant qu'ils sont nourris, vêtus et à l'abri du danger. Exprimer une opinion en paroles ou par écrit sans risque d'entendre frapper soudainement à la porte. Concevoir un projet et lancer sa propre entreprise sans avoir à payer de pots-de-vin ou à engager le fils de quelqu'un. Participer au processus électoral sans crainte de représailles, et savoir que nos voix seront comptées, du moins la plupart du temps.

Cette année, dans cette élection, nous sommes appelés à réaffirmer nos valeurs et nos engagements, à les confronter à la dure réalité pour voir s'ils sont à la hauteur de l'héritage de nos ancêtres et de l'avenir des générations futures. Chers concitoyens – démocrates, républicains, indépendants – je vous dis ce soir : il nous reste beaucoup à faire. Pour les travailleurs que j'ai rencontrés à Galesburg, dans l'Illinois, qui perdent leur emploi syndiqué dans l'usine de Maytag délocalisée au Mexique, et qui se retrouvent en compétition avec leurs propres enfants pour décrocher des emplois payés sept dollars de l'heure. Pour ce père qui vient d'être licencié

« Voilà le vrai génie de l'Amérique, la croyance dans les rêves modestes de son peuple, l'accent mis sur les petits miracles. »

et qui m'a expliqué en retenant ses larmes qu'il ne savait pas comment trouver 4 500 dollars par mois pour acheter les médicaments dont son fils a besoin sans la couverture médicale sur laquelle il comptait. Pour cette jeune femme d'East St. Louis, et des milliers d'autres comme elle, qui a le niveau d'études requis, l'énergie et la volonté, mais qui n'a pas les moyens de financer des études supérieures.

Comprenez-moi bien. Les gens que je rencontre dans les petites et grandes villes, dans les cantines et dans les jardins d'entreprise, ne comptent pas sur le gouvernement pour résoudre tous leurs problèmes. Ils savent qu'il leur faut travailler dur pour aller de l'avant et ils ne demandent pas autre chose. Allez faire un tour dans les *collar counties* autour de Chicago, et on vous dira

qu'on ne souhaite pas voir l'argent du contribuable gaspillé par un organisme d'aide sociale ou par le Pentagone. Allez voir dans n'importe quel quartier du centre-ville et les gens vous diront que le gouvernement tout seul ne peut pas enseigner à un enfant à apprendre. Ils savent que les parents doivent remplir leur rôle, que les enfants ne peuvent pas réussir si on ne leur donne pas de raisons d'espérer, si on n'éteint pas le poste de télévision et si on n'extirpe pas l'idée calomnieuse qui voudrait qu'un jeune Noir avec un livre à la main ne fait que singer l'homme blanc. Non, les gens n'attendent pas que le gouvernement résolve tous leurs problèmes. Mais ils savent, au plus profond d'eux-mêmes, qu'un simple changement de priorités nous permettrait de garantir que tous les petits Américains aient une chance honorable dans la vie et que l'égalité des chances soit une réalité pour tous. Ils savent que nous pouvons faire mieux. Et c'est ce choix qu'ils veulent.

[...]

A côté de notre célèbre individualisme, un autre ingrédient nourrit la saga américaine. C'est la croyance que nous formons un peuple. Si un enfant des quartiers sud de Chicago ne sait pas lire, cela me concerne, même s'il ne s'agit pas de mon enfant. Si un senior quelque part doit choisir entre payer le loyer ou ses médicaments, cela appauvrit mon existence même s'il ne s'agit pas de ma grand-mère. Si une famille arabo-américaine est appréhendée sans bénéficier de l'assistance d'un avocat ou d'une procédure légale régulière, cela constitue une menace pour mes libertés civiles. C'est cette croyance fondamentale – je suis le gardien de mon frère, de ma sœur – qui fait que ce pays fonctionne. C'est ce

qui permet à chacun de nous de poursuivre ses rêves tout en formant une seule famille américaine. *E pluribus unum*. De la multiplicité, un seul peuple.

Pourtant, alors même que nous parlons, certains se préparent à nous diviser, les experts en communication et les marchands de publicités négatives qui s'emparent de la stratégie du tout-venant. Eh bien, je m'adresse à eux ce soir pour leur dire qu'il n'existe pas une Amérique progressiste et une Amérique conservatrice – il existe les Etats-Unis d'Amérique. Il n'existe pas une Amérique noire, blanche, hispanique ou asiatique; il existe les Etats-Unis d'Amérique. [...] Nous sommes un peuple, tous fidèles à la bannière étoilée, tous engagés dans la défense des Etats-Unis d'Amérique.

Au bout du compte, voilà bien le sens de cette élection. Est-ce que nous choisissons la politique du cynisme ou la politique de l'espoir? [...] Il n'est pas question ici d'optimisme aveugle – l'ignorance quasi délibérée qui veut que le chômage disparaîtra si 'on cesse d'en parler, ou que la crise du régime de santé se résoudra d'elle-même si l'on se contente de ne pas y penser. Non, je veux parler de quelque chose de plus fondamental. C'est l'espoir des esclaves assis autour d'un feu et qui chantent des chants de liberté; l'espoir des immigrants qui partent pour des rivages lointains; [...] l'espoir d'un gamin maigrichon au nom insolite qui croit qu'en Amérique il y a une place pour lui aussi. L'audace d'espérer!



Michelle Obama étreint son mari après le discours qu'il a prononcé devant la convention nationale démocrate, le 27 juillet 2004.



Barack Obama salue des soldats américains au Koweït, le 18 juillet 2008.

Des conséquences désastreuses, des sacrifices infinis

*Remarques condamnant une entrée en guerre contre l'Irak
Chicago, Illinois, 2 octobre 2002*

Vous avez devant vous quelqu'un qui ne condamne pas la guerre en toutes circonstances. La guerre de Sécession fut l'une des guerres les plus sanglantes de l'histoire et pourtant c'est seulement à la pointe de l'épée, grâce au sacrifice de légions d'hommes qu'il nous a été possible de commencer à parfaire l'Union et d'éliminer le fléau de l'esclavage de notre sol. Non, je ne condamne pas toutes les guerres.

Mon grand-père s'engagea dans une guerre le lendemain de l'attaque contre Pearl Harbor et combattit dans l'armée de Patton. [...] Il combattit au nom d'une liberté plus vaste, composante de l'arsenal démocratique qui triompha du mal, et il ne combattit pas en vain. Non, je ne condamne pas toutes les guerres.

Après le 11 septembre, [...] j'ai soutenu l'engagement pris par ce gouvernement de pourchasser et d'éliminer ceux qui étaient prêts à massacrer des innocents au nom de l'intolérance, et je n'hésiterais pas à prendre moi-même les armes pour prévenir la répétition d'une telle tragédie. Non, je ne condamne pas toutes les guerres. Et je sais que, parmi la foule rassemblée ici aujourd'hui, les patriotes et le patriotisme ne font nullement défaut.

Ce que je condamne, c'est une guerre stupide. Une guerre irréfléchie. Une guerre fondée non sur la raison mais sur la passion, non sur un principe mais sur le calcul politique. Mais comprenez-moi bien : je ne me fais aucune illusion sur Saddam Hussein. C'est un homme brutal, un homme impitoyable, un homme qui massacre son propre peuple pour asseoir son pouvoir personnel. [...]

Je sais que même une guerre victorieuse contre l'Irak nécessitera une occupation de l'Irak par les troupes américaines d'une durée indéterminée, d'un coût indéterminé et aux conséquences indéterminées. Je sais que l'invasion de l'Irak sans raisons clairement définies et sans un solide soutien international ne fera qu'attiser le feu qui consume le Moyen-Orient, encourager les pires et non les meilleurs instincts au sein du monde arabe, et renforcer le pouvoir de recrutement d'al-Qaïda. Non, je ne condamne pas toutes les guerres. Je condamne les guerres stupides.

**« Ce que je condamne,
c'est une guerre stupide.
Une guerre irréfléchie.
Une guerre fondée non
sur la raison mais sur la
passion, non sur un
principe mais sur le
calcul politique. »**

[...]

Les conséquences d'une guerre sont désastreuses, les sacrifices infinis. Il nous faudra peut-être dans notre vie combattre à nouveau pour défendre notre liberté et payer le tribut de la guerre. Mais nous ne devrions pas nous engager – et nous ne nous engagerons pas – dans cette direction infernale aveuglément. Nous ne devons pas non plus autoriser que ceux qui partiraient au combat et consentiraient le sacrifice suprême, [...] aillent jusqu'à ce terrible sacrifice en vain.



Le président Barack Obama prononce son discours d'investiture devant la façade ouest du Capitole à Washington, le 20 janvier 2009.

Photographies

Couverture et troisième de couverture, pages 2,7 : ©/Ron Edmonds/AP Images. 15 : © Susan Walsh/AP Images. 16 : © 2008 Getty Images. 22 : Paul J. Richards/AFP/Getty Images. 31 : Sebastian Willnow/AFP/Getty Images. 32 : © Alaa al-Marjani/AP Images. 49 : © Gurinder Osan/AP Images. 50 : © Ramin Talaie/CORBIS. 61 : © Jim Cole/AP Images. 62 : © AP Images. 71 : © Chris Fitzgerald/Candidate Photos/The Image Works. 75 : © Seth Perlman/AP Images. 82 : Paul J. Richards/AFP/Getty Images. 84 : © Laura Rauch/AP Images. 91 : © Ed Reinke/AP Images. 92 : © Army Sgt. Brooks Fletcher, US Army HO/AP Images.

Directeur de la publication : George Clack

Rédacteur en chef : Michael Jay Friedman

Directeur de la rédaction : Raphael Calis

Iconographie : Maggie Johnson Sliker

Maquette : Tim Brown

Version française : Africa Regional Services, Paris

Photo de couverture : le président Barack Obama s'apprête à prononcer son discours d'investiture.